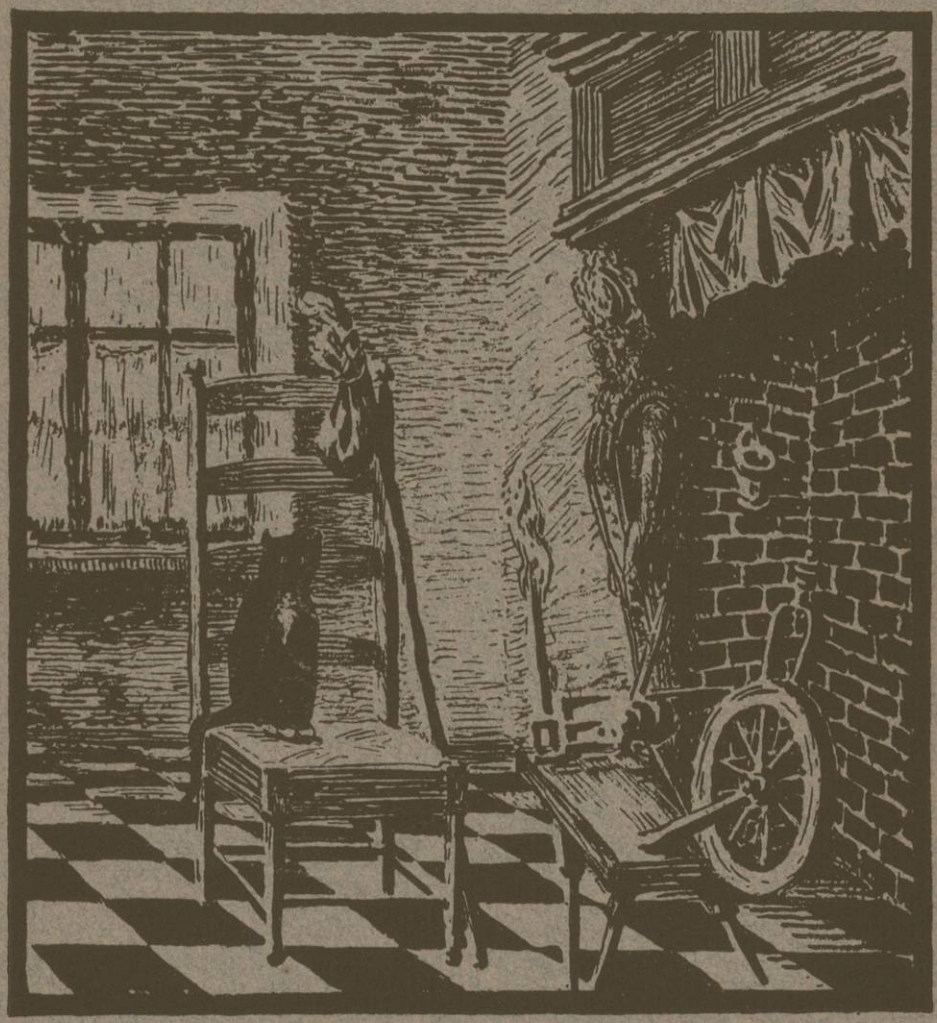
LE·ROUET ET·LA·BESACE



Images et Chansons de
Grégoire LE ROY

Il a été tiré de cet ouvrage :

Dix exemplaires sur Japon impérial numérotés de 1 à 10 ;

Deux cent quatre-vingt-dix exemplaires sur Hollande Van Gelder numérotés de 11 à 300.

N° **13**

ML
B
984

à mes vieilles amies
Mlles Anne et Isabelle Marlow.
Ce petit livre d'images, dans l'espoir
qu'elles se le disputent, tirent à hue
et à dia et finissent par le mettre
en pièces.

Grégoire Le Roy

Le Rouet et la Besace

LE·ROUET ET·LA·BESACE

Images et Chansons de
Grégoire LE ROY

« LE ROUET »
ET LA BESACE

Images et Chansons de
Grégoire LE ROY

Le Rouet dit à la Besace :

Ecoute ! Il fait gros temps dehors !
Que Dieu prenne en sa sainte grâce
Ceux qui n'ont pas rejoint le port !

Mais faut-il qu'on soit sans raison
Pour cheminer quand le ciel gronde ?
Est-il rien de meilleur au monde
Que le foyer et la maison ?

Les pieds au feu, l'âme tranquille,
L'enfant dormant dans le berceau ?
Vivent la laine et le fuseau,
Et foin des rêves inutiles !

Mais la Besace lui répond :

Va ! tu n'es qu'une vieille femme,
A l'âme éteinte, au cœur sans flamme,
Dont l'esprit simple fait ronron.

Le moindre vent, venu des plaines,
Qui s'engouffre dans le foyer,
Te culbute... et tes quatre pieds,
En l'air, s'embrouillent dans la laine.

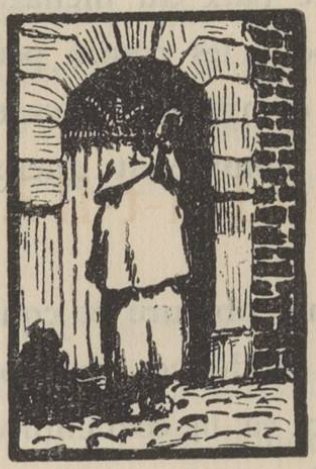
A nous le rêve ! A nous le monde !
A nous l'espoir des grands chemins !
A nous les heures vagabondes,
La nuit sombre et le clair matin !

A nous la petite lumière
Qui, le soir, nous indique au loin
La bonne grange hospitalière
Où le sommeil dort dans les foins !

Vive le pain de l'aventure
Que la pluie trempe de son sel !
Il a le goût de la nature
Et le soleil y met son miel.

Si la douce paix du ménage
Est faite pour les cœurs peureux,
Je suis la compagne sauvage
Du pèlerin comme du gueux.

Et mon âme obscure et confuse
Est pleine de douces chansons,
Car où s'en va la cornemuse,
S'en vont besace et son bourdon.



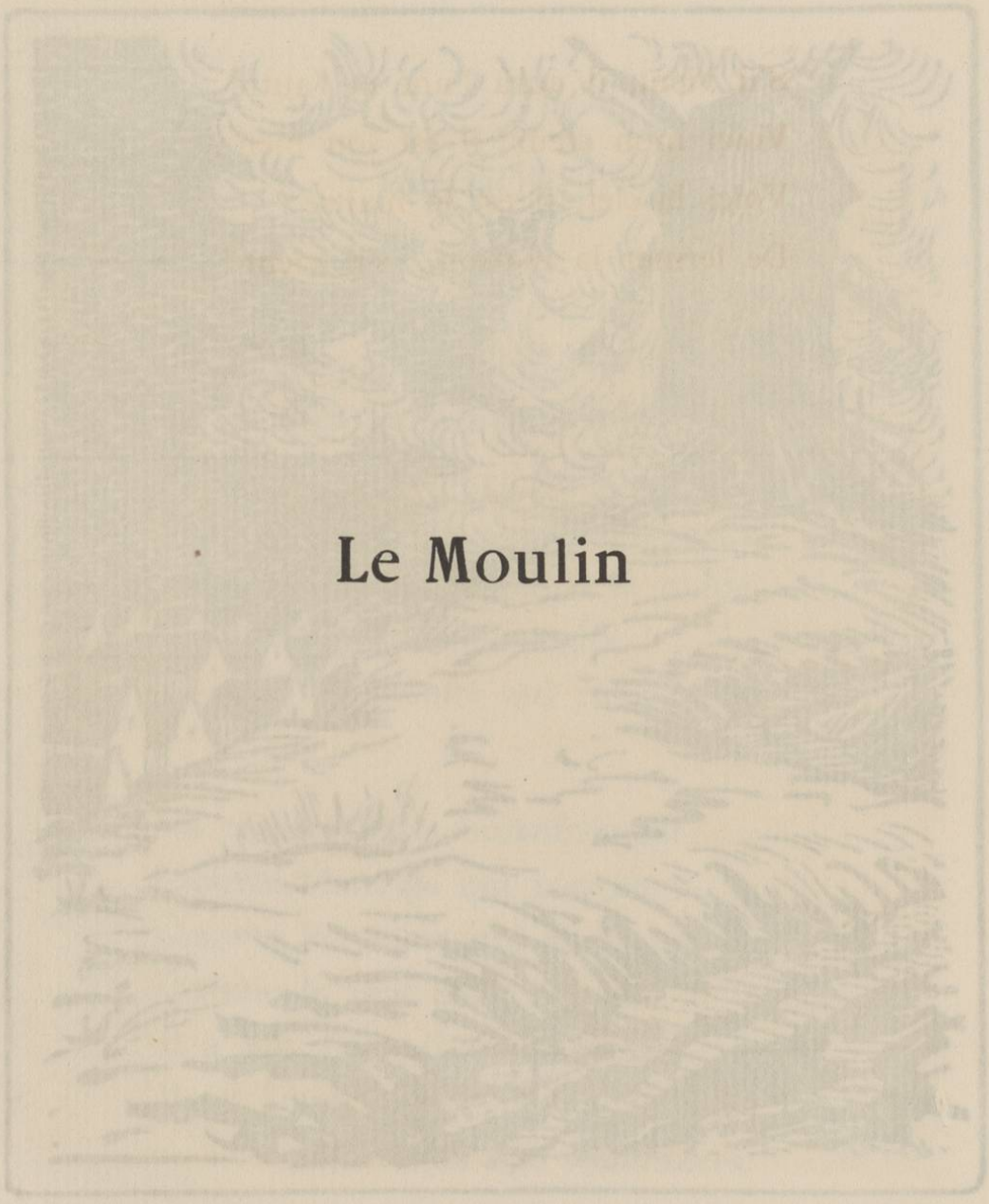
Viendra-t-il ?...

VIENDRA-T-IL ?

Je me suis lentement assise
Sur le seuil de ma pauvre maison,
Et j'interroge, à l'horizon,
La route patiente et grise.

Viendra-t-il ? Ce soir... ou demain ?
Mon âme et ma maison pareilles
Ont laissé leur porte entr'ouverte,
L'une à l'espoir, l'autre au chemin.

S'il vient, il aura l'une et l'autre :
Voici mon cœur, il est son bien ;
Voici la clef, il est le maître
De fermer la maison... s'il vient !



Le Moulin

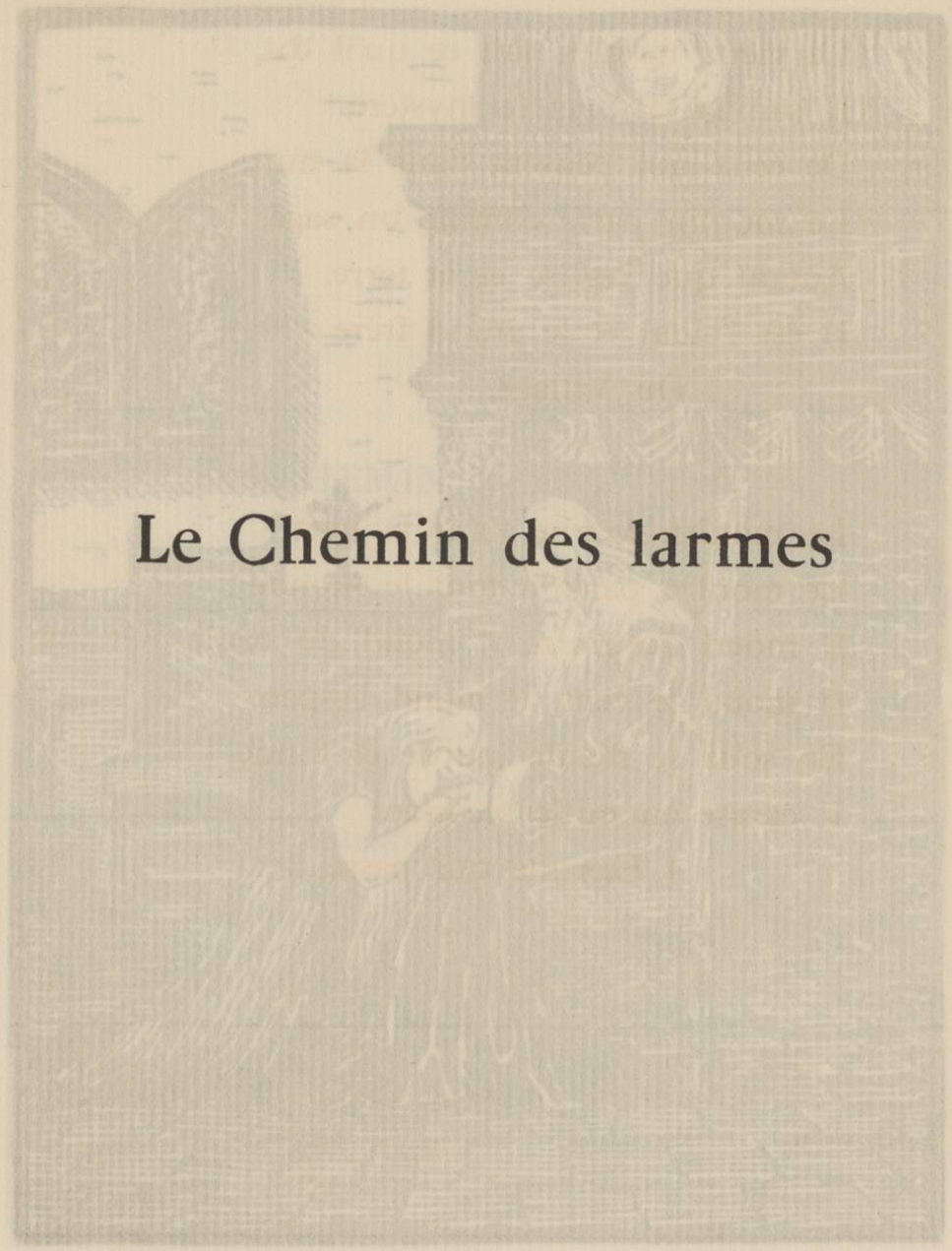
LE MOULIN

Le moulin tourne dans la nuit ;
Le moulin parle à tout le monde ;
Il moud du grain, il moud du bruit ;
Il moud du vent, il moud l'espace
Et, sous sa meule lourde et ronde,
Il écrase en mille secondes
L'Éternité qui passe.

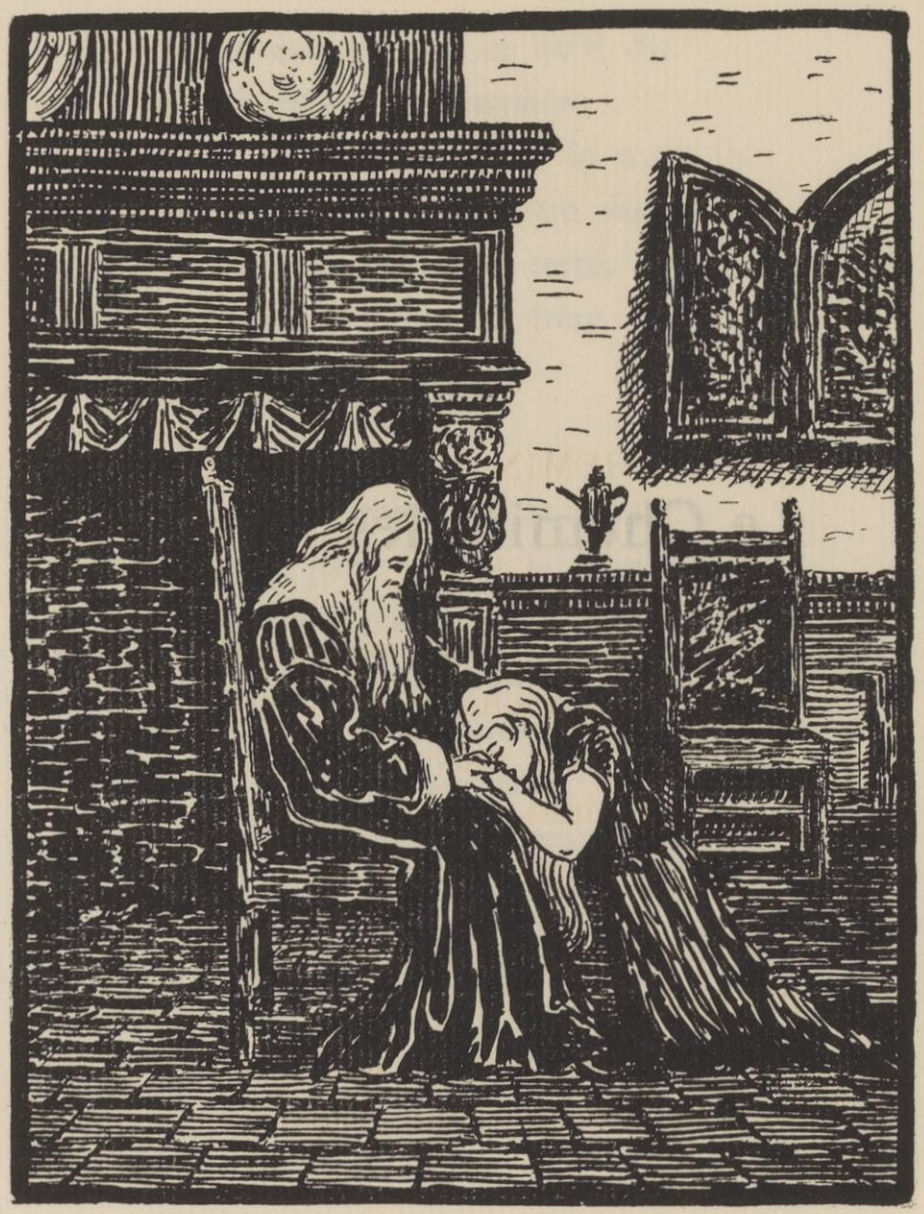
Le moulin parle humainement ;
Comme l'horloge qui mesure,
Comme la source qui murmure,
Comme le vent et le silence,
Il a son âme ; il vit, il pense,
Il est l'ami, le confident
De toutes nos souffrances.

Le vieux moulin sait ce qu'il dit.
Il sait la fable et le mystère
De ceux qui pensent dans la nuit.
Le moulin parle comme un sage,
Autant que l'église et la terre,
Il est l'aïeul et le grand frère
Du Village.

Le moulin tourne dans la nuit ;
Le moulin parle à tout le monde ;
Il moud du grain, il moud du bruit ;
Il moud le vent, il moud l'espace
Et, sous sa meule lourde et ronde,
Il écrase en mille secondes
L'Éternité qui passe.



Le Chemin des larmes



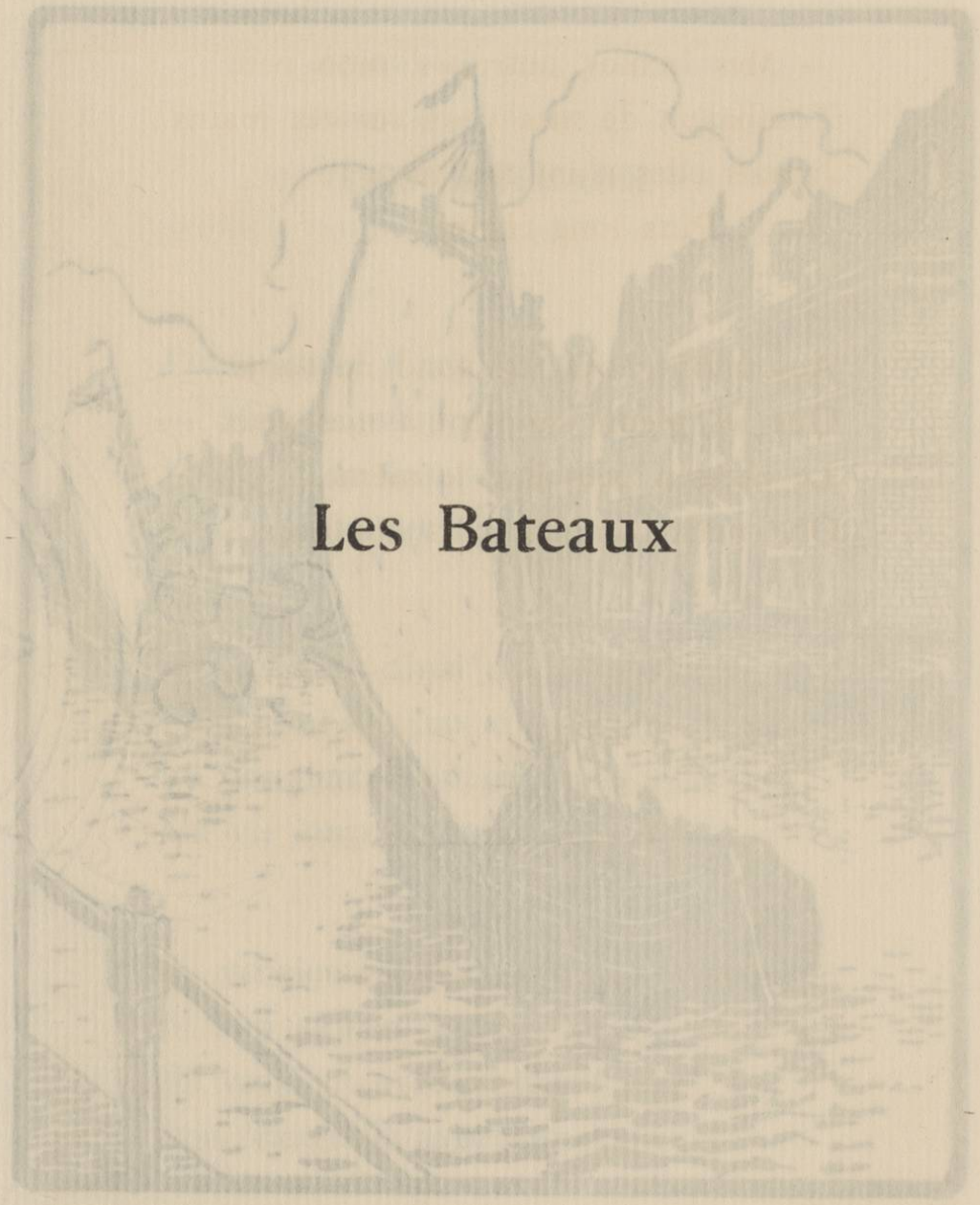
LE CHEMIN DES LARMES

Je vois des pleurs sous tes paupières ;
Pourquoi pleures-tu, mon enfant ?
Tu pleuras bien souvent naguère,
Mais tu pleurais tout autrement.

Tes larmes ne sont plus les mêmes ;
Par un mot je te consolais ;
Tu m'aimes toujours et je t'aime...
Mais tu te caches pour pleurer ?

— Mes larmes, autrefois, mon père,
Tombaient de mes yeux sur tes mains ;
Jamais elles n'ont fait naguère
Plus long chemin.

Aujourd'hui c'est du fond de l'âme
Que les pleurs montent à mes yeux ;
Le chemin peut être le même,
Oh ! mais combien plus douloureux !



Les Bateaux

LES BATEAUX

J'étais assise à ma fenêtre ;
— Ma maison se mire dans l'eau ; —
J'étais assise à ma fenêtre,
Je voyais passer les bateaux.

Ils passaient ainsi que la Vie ;
Ah ! combien j'en ai vu passer !
Ils passaient ainsi que la Vie...
Ma vie aura bientôt passé !

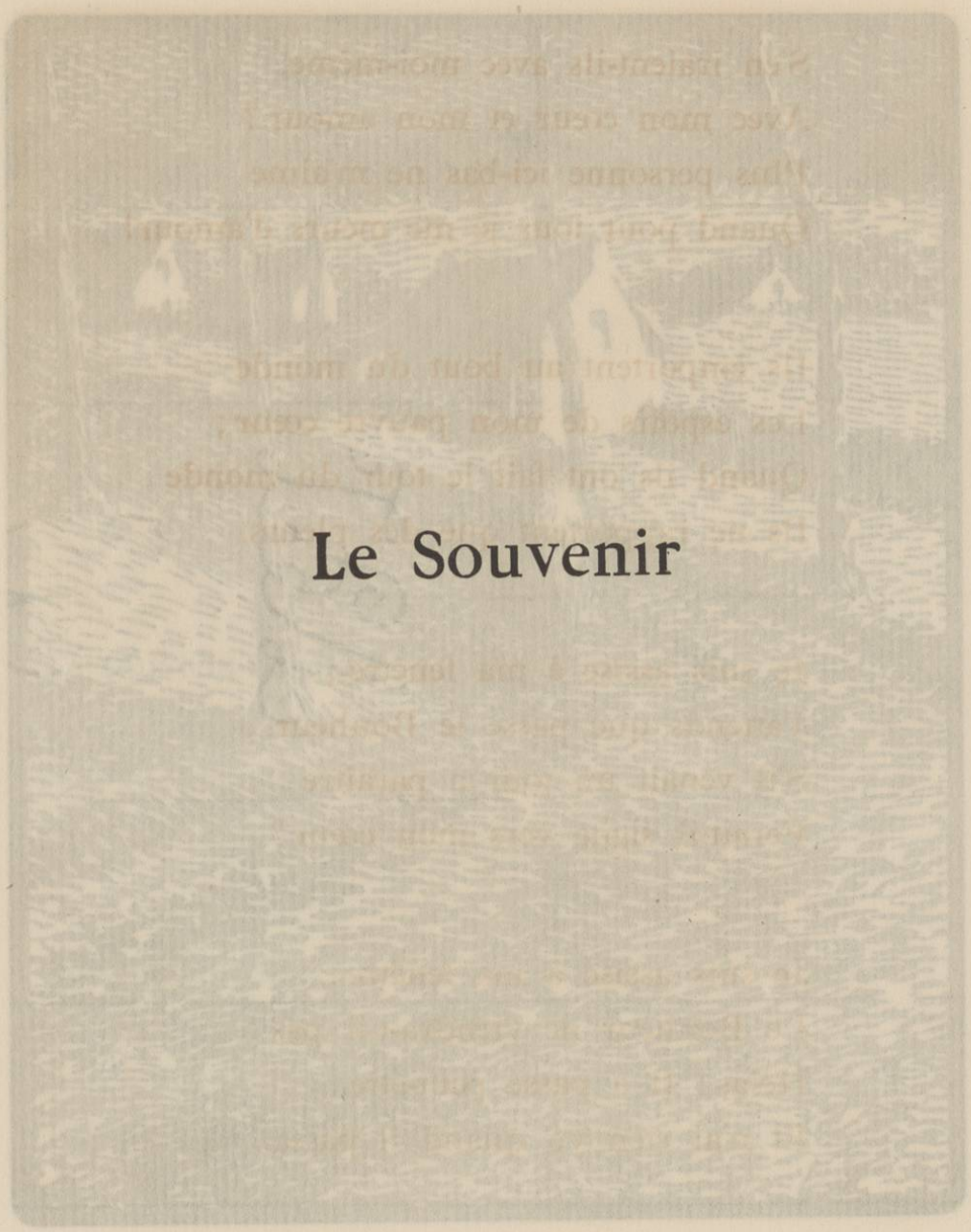
Ils venaient avec la lumière
Et s'en allaient avec le jour ;
Ils venaient avec la lumière...
S'en iraient-ils avec mes jours ?

S'en iraient-ils avec moi-même,
Avec mon cœur et mon amour ?
Plus personne ici-bas ne m'aime
Quand pour tous je me meurs d'amour!

Ils emportent au bout du monde
Les espoirs de mon pauvre cœur ;
Quand ils ont fait le tour du monde
Ils ne rapportent que des pleurs.

Je suis assise à ma fenêtre ;
J'attends que passe le Bonheur...
S'il venait un jour à paraître
Ferait-il signe vers mon cœur ?

Je suis assise à ma fenêtre...
Le Bonheur ne viendra-t-il pas ?
Hélas ! Il a passé peut-être...
Et n'ai rien vu quand il passa...

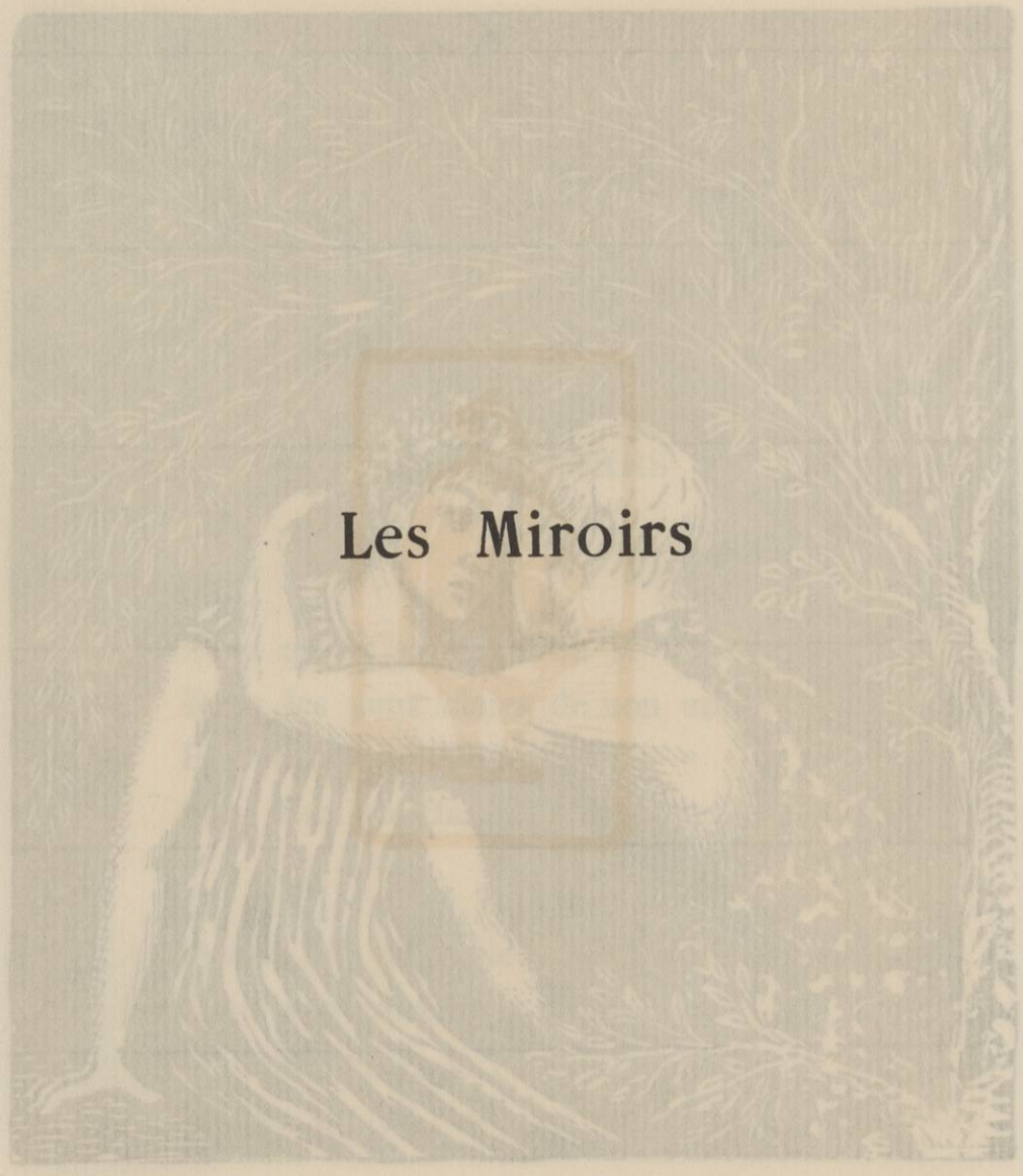


Le Souvenir

LE SOUVENIR

Te souvient-il, ma belle châtelaine,
Du trouvère pensif qui fut ton hôte un soir ?
N'as-tu pas entendu sa romance lointaine
Revivre dans ton cœur à chaque soir d'amour ?

Vois maintenant, là-bas, ce vieillard qui remonte
Et cherche à retrouver la maison d'autrefois !
Il n'a fait que le tour de son cœur et du monde...
Ton trouvère, c'est lui ! Et le vieillard, c'est moi !



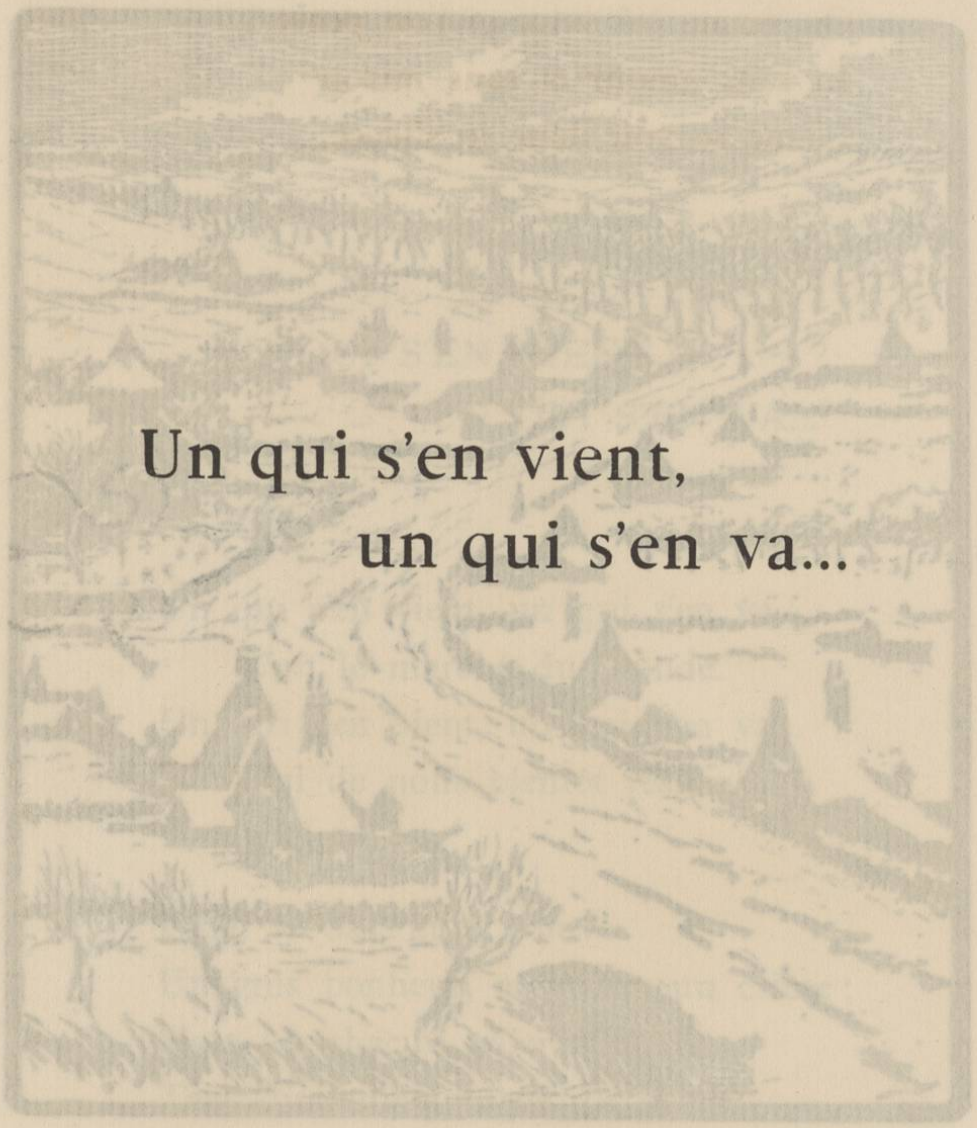
Les Miroirs

LES MIROIRS

Tant qu'on est belle on se contemple
Dans les yeux clairs de son amant,
Et l'on regarde éperdument
Cette lumière dans ce temple.

Quand on est seule on se regarde
Dans son miroir, et tristement
On se regarde, et l'on s'attarde,
Et l'on se dit : il n'est plus temps !

Lorsqu'on est vieille, pour se voir
On ferme les yeux et l'on pense...
Et sans amour et sans miroir
L'âme se voit dans le silence.



Un qui s'en vient,
un qui s'en va...

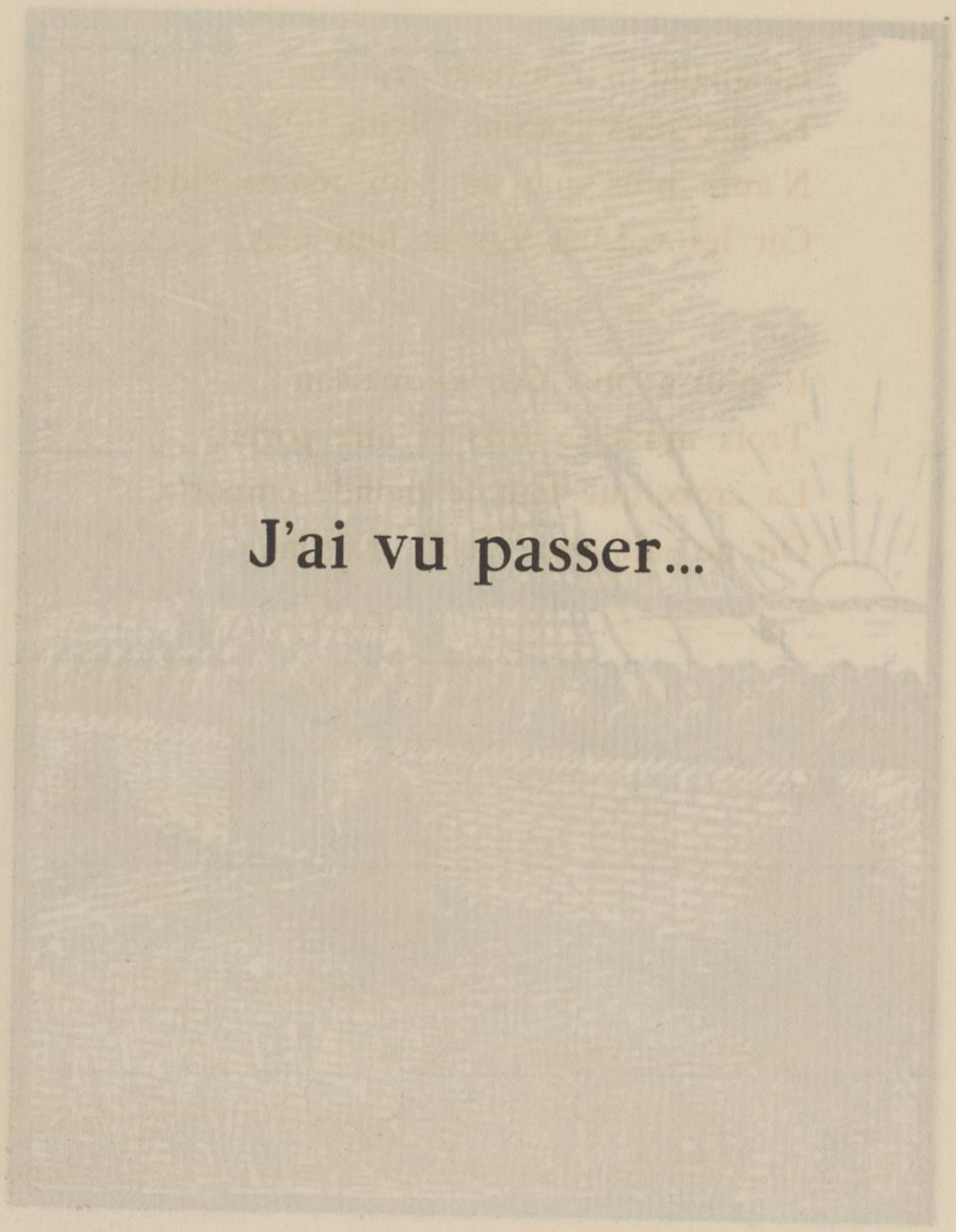
UN QUI S'EN VIENT, UN QUI S'EN VA...

Un qui s'en vient, un qui s'en va :
C'est le marché du monde.
Un qui s'en vient, un qui s'en va...
Qui de nous bientôt restera ?

L'un, ici-bas, aura trouvé
Un gros bonheur, et l'autre un crime ;
Mais un chacun paiera la dîme,
Tant du bonheur que du péché.

Et quand il rentrera chez lui,
Le généreux comme l'avide
N'aura plus que ses deux mains vides,
Car les voleurs auront tout pris.

Il n'aura plus que sa maison :
Trois murs en bois et une porte ;
La croix que tout le monde emporte,
On ne sait pour quelle raison.



J'ai vu passer...

J'AI VU PASSER...

Je n'ai point quitté mon village
Et le monde m'est inconnu ;
J'ai rêvé parfois de voyages,
Mais le temps des rêves n'est plus.

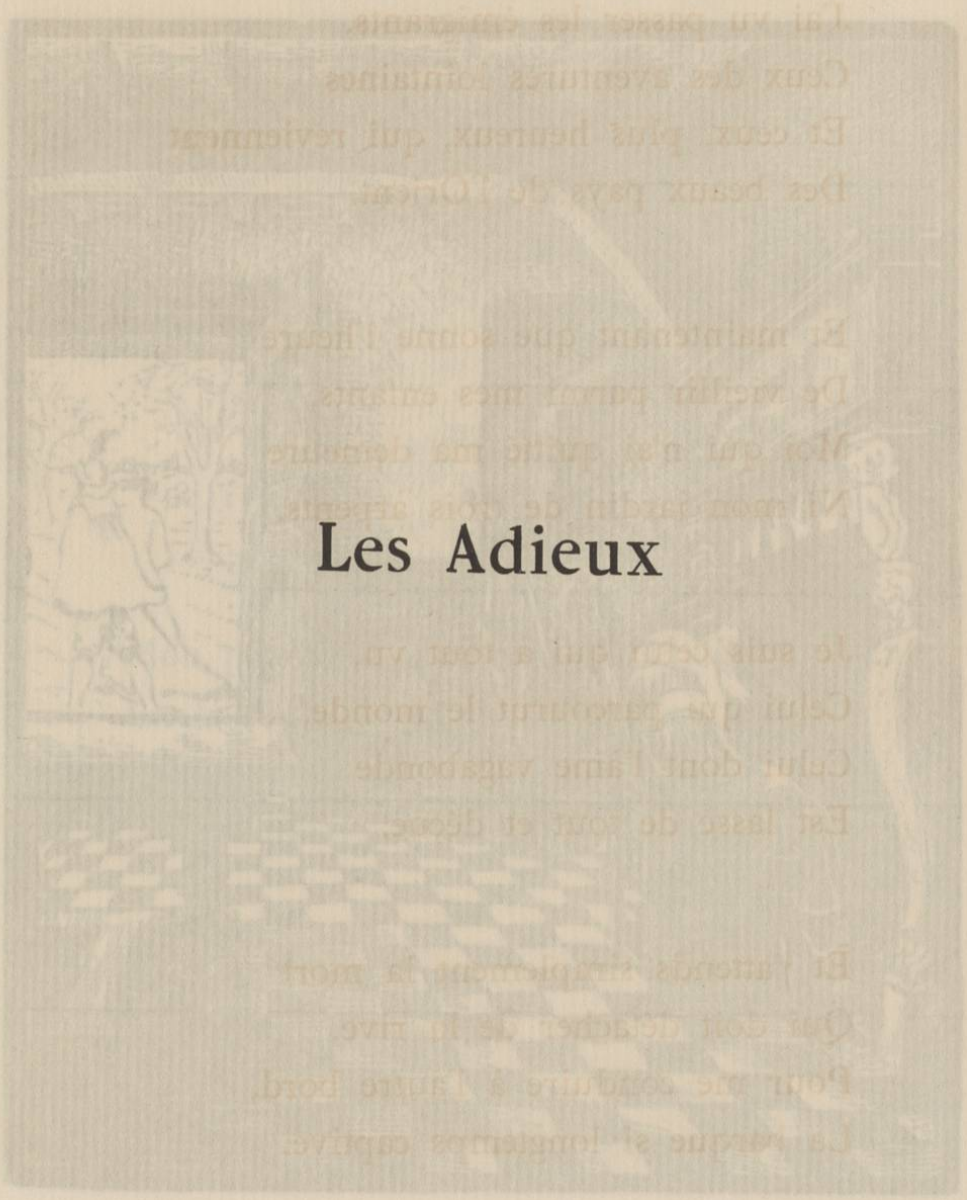
Le soir, au seuil de ma chaumière,
Bâtie aux rives de l'Escaut,
J'ai pensé : D'où vient la rivière ?
Ou bien : Où s'en vont les bateaux ?

J'ai vu passer les émigrants,
Ceux des aventures lointaines
Et ceux, plus heureux, qui reviennent
Des beaux pays de l'Orient.

Et maintenant que sonne l'heure
De vieillir parmi mes enfants,
Moi qui n'ai quitté ma demeure
Ni mon jardin de trois arpents,

Je suis celui qui a tout vu,
Celui qui parcourut le monde,
Celui dont l'âme vagabonde
Est lasse de tout et déçue.

Et j'attends simplement la mort
Qui doit détacher de la rive,
Pour me conduire à l'autre bord,
La barque si longtemps captive.



Les Adieux

LES ADIEUX

Mon père, il faut nous dire adieu ;
La Vie et l'Inconnu m'appellent...
Mais mon cœur te sera fidèle ;
Je reviendrai, mon père, adieu !

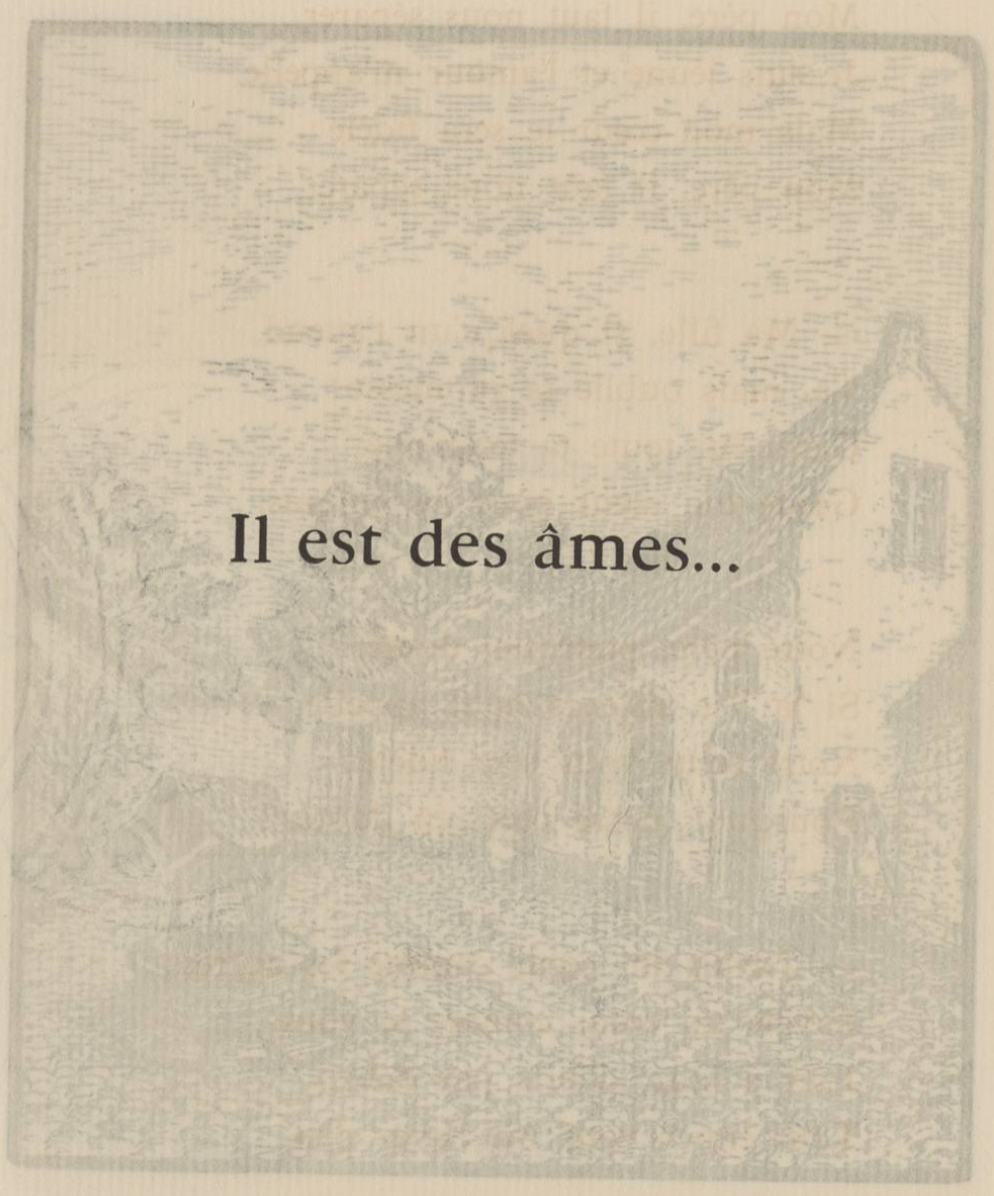
— Sur quel bras, mon fils, mon enfant,
Appuierai-je ma main tremblante ?
La mer et la terre sont grandes ;
Un vieillard n'attend pas longtemps...

Mon père, il faut nous séparer,
Je suis jeune et l'amour m'appelle,
Mais mon cœur te sera fidèle ;
Mon père, il faut nous séparer.

— Ma fille, si quelqu'un t'attend,
Va, mais oublie ta promesse ;
Garde-lui toute ta tendresse,
Garde ton cœur pour tes enfants.

Notre père, pourquoi douter ?
Si la Vie ailleurs nous appelle,
Notre cœur vous sera fidèle ;
Pourquoi, notre père, en douter ?

— J'avais un cœur comme les autres ;
J'avais un cœur comme le vôtre ;
Jour à jour, débris par débris,
Tout entier vous me l'avez pris.



Il est des âmes...

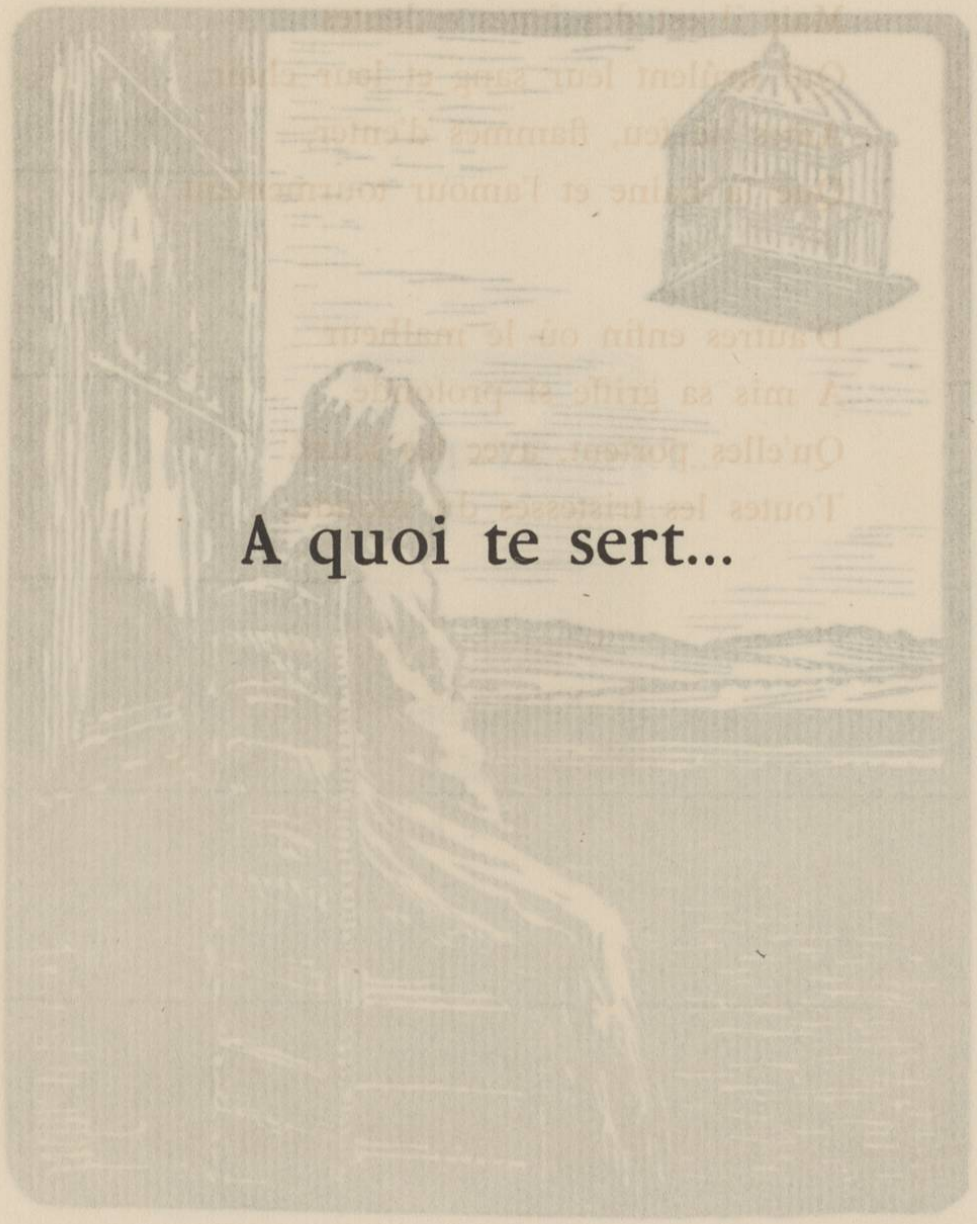
IL EST DES AMES...

Il est des âmes que n'habitent
Ni l'espérance ni l'amour ;
Des âmes simples et petites,
Sans horizon, comme une cour.

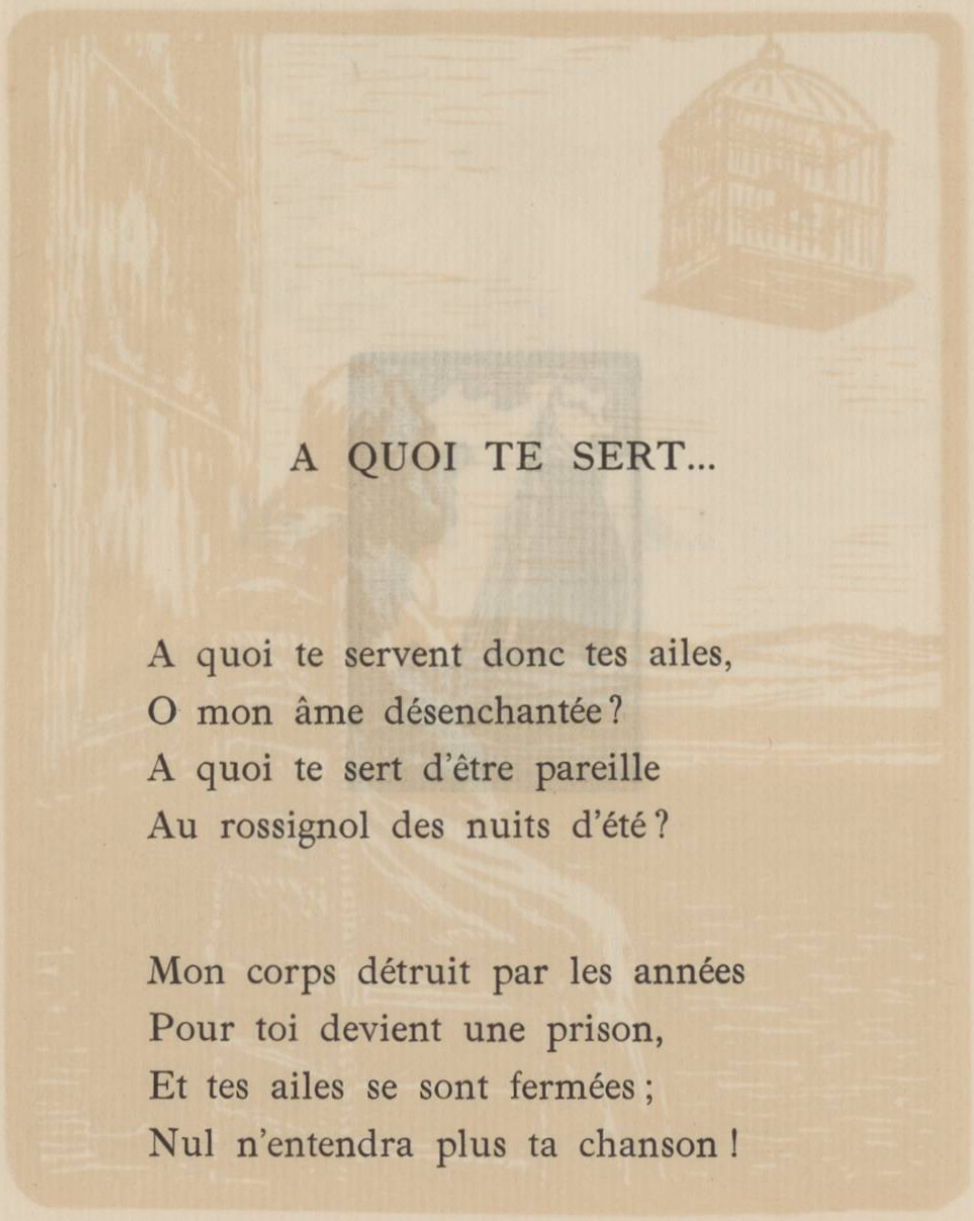
Il en est d'autres, douces, sages,
Toutes de zèle et de bonté,
Comme un jardin de béguinage
Enclos de murs de tous côtés.

Mais il est des âmes ardentes
Qui brûlent leur sang et leur chair,
Ames de feu, flammes d'enfer,
Que la haine et l'amour tourmentent.

D'autres enfin où le malheur
A mis sa griffe si profonde,
Qu'elles portent, avec les leurs,
Toutes les tristesses du monde.



A quoi te sert...



A QUOI TE SERT...

A quoi te servent donc tes ailes,
O mon âme désenchantée ?
A quoi te sert d'être pareille
Au rossignol des nuits d'été ?

Mon corps détruit par les années
Pour toi devient une prison,
Et tes ailes se sont fermées ;
Nul n'entendra plus ta chanson !

Ils sont partis...

ILS SONT PARTIS...

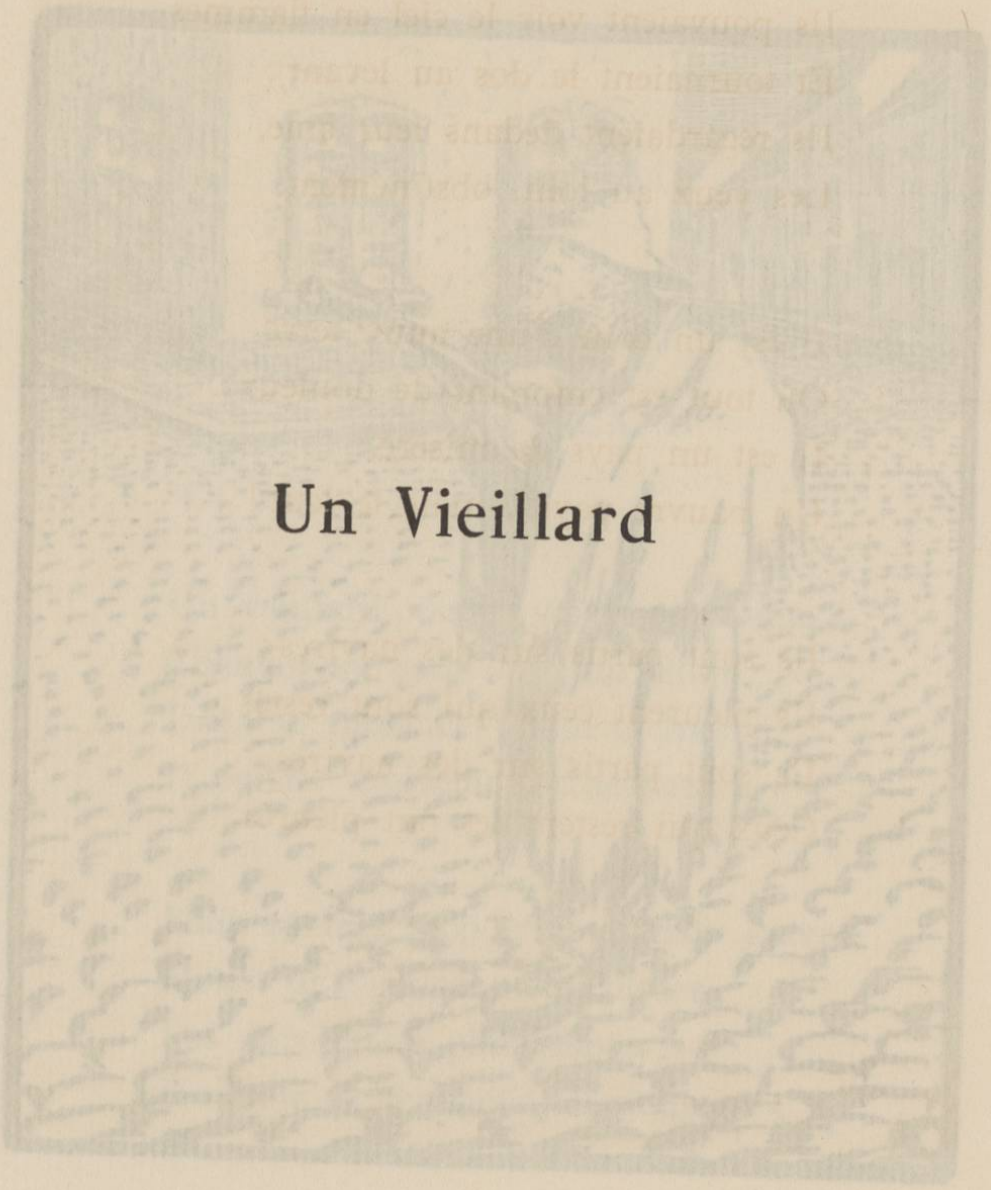
Ils sont partis sur des navires
Ceux-là qui n'étaient pas heureux !
Ils sont partis sur des navires,
Des larmes pourtant dans leurs yeux.

Ils ont vogué sur l'Atlantique,
Vers le soleil, vers l'orient !
Ils avaient l'air grave et stoïque ;
C'étaient de tout petits enfants ;

Ils pouvaient voir le ciel en flammes
Et tournaient le dos au levant ;
Ils regardaient dedans leur âme,
Les yeux au loin, obstinément.

Il est un coin d'une autre terre
Où tout est empreint de douleur ;
Il est un pays de misère,
Un pauvre pays... mais le leur !

Ils sont partis sur des navires ;
Ils pleurent ceux qui sont restés ;
Ils sont partis sur des navires,
Ceux qui restent les ont pleurés.



Un Vieillard

UN VIEILLARD

Un vieillard, de sa voix tremblante,
Chantait au coin d'un carrefour ;
Dans sa romance vieille et lente
Il parlait tendrement d'amour.

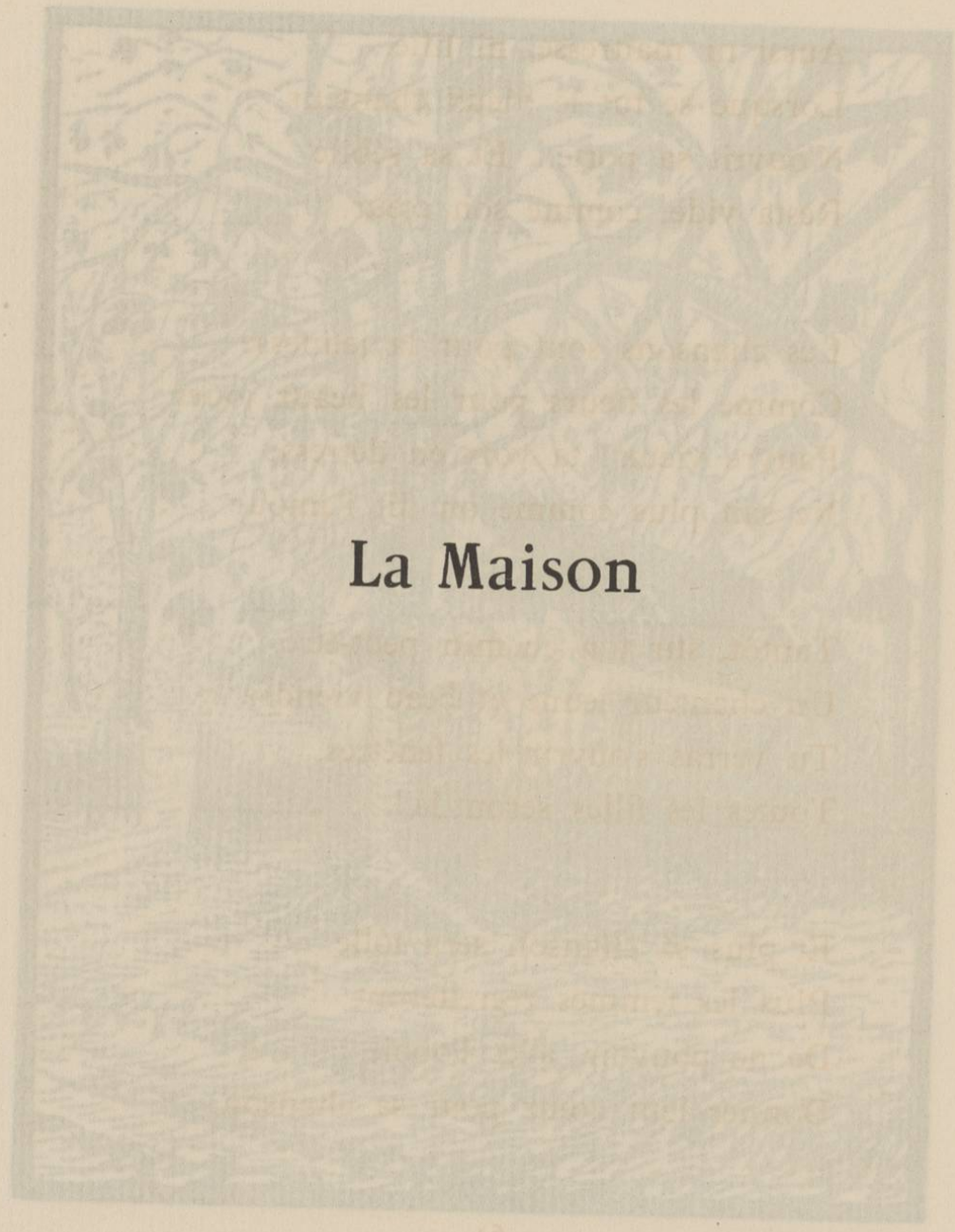
Mais sa voix trop triste et trop grave
Mêlait de sanglots et de pleurs
Les paroles les plus suaves :
L'amour se changeait en douleur.

Aussi ni maîtresse, ni fille,
Lorsque se tut le vieux chanteur,
N'ouvrit sa porte... Et sa sébile
Resta vide, comme son cœur.

Les chansons sont pour la jeunesse
Comme les fleurs pour les beaux jours.
Pauvre vieux ! ta voix en détresse
Ne sait plus comme on dit l'amour.

Tantôt, sur ton chemin peut-être,
Un chanteur jeune et beau viendra....
Tu verras s'ouvrir les fenêtres,
Toutes les filles seront là !

Et plus sa chanson sera folle,
Plus les femmes regretteront
De ne pouvoir, avec l'obole,
Donner leur cœur pour sa chanson.



La Maison

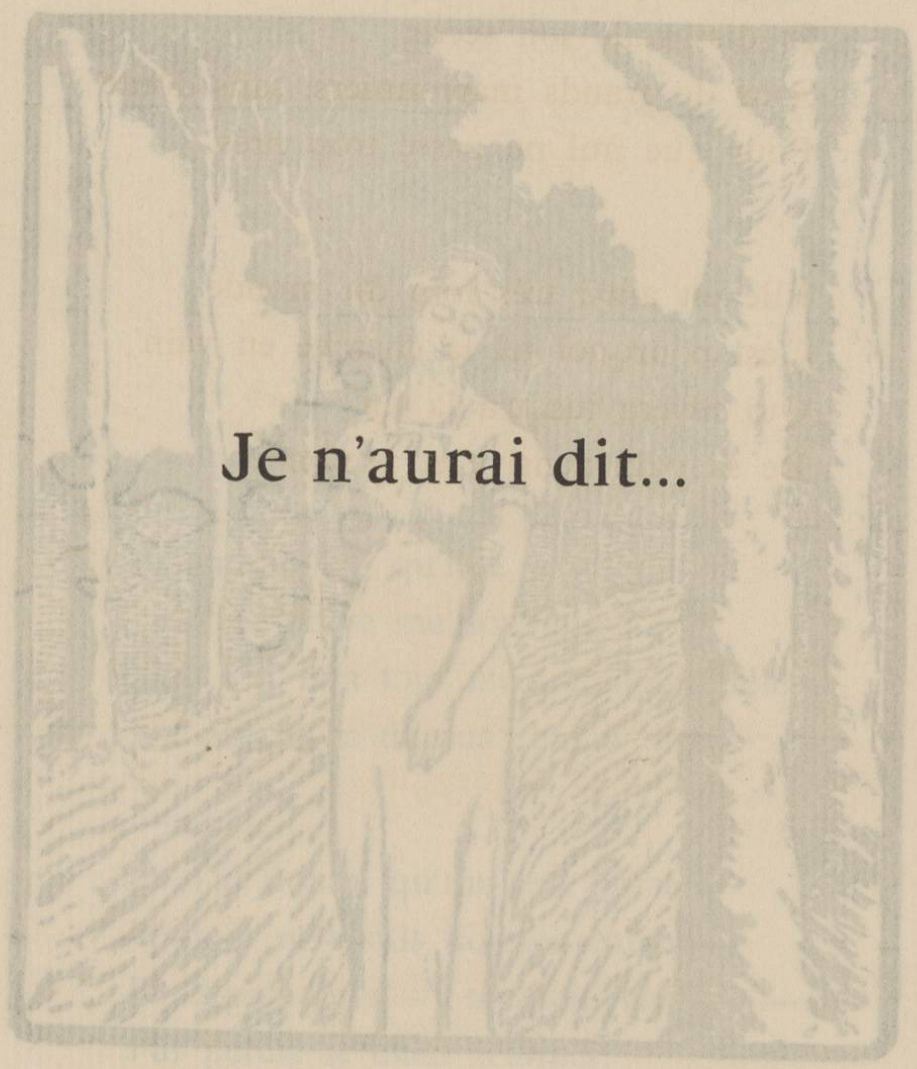
LA MAISON

Avez-vous vu la maison blanche,
Son toit rouge et ses volets peints,
Son air de fête et de dimanche,
Et close en son simple jardin ?

De haut en bas elle est couverte
D'un pampre qui en fait le tour
Et par la porte encore ouverte
Vient d'entrer la Joie ou l'Amour.

Mais elle est en retrait des routes
Et dissimule son secret
Sous de grands marronniers, sans doute
Pour que nul ne passe trop près.

Elle est ainsi très loin du monde;
C'est pourquoi tel la cherche en vain
Qui rêvera jusqu'à la fin
De sa paix pensive et profonde.



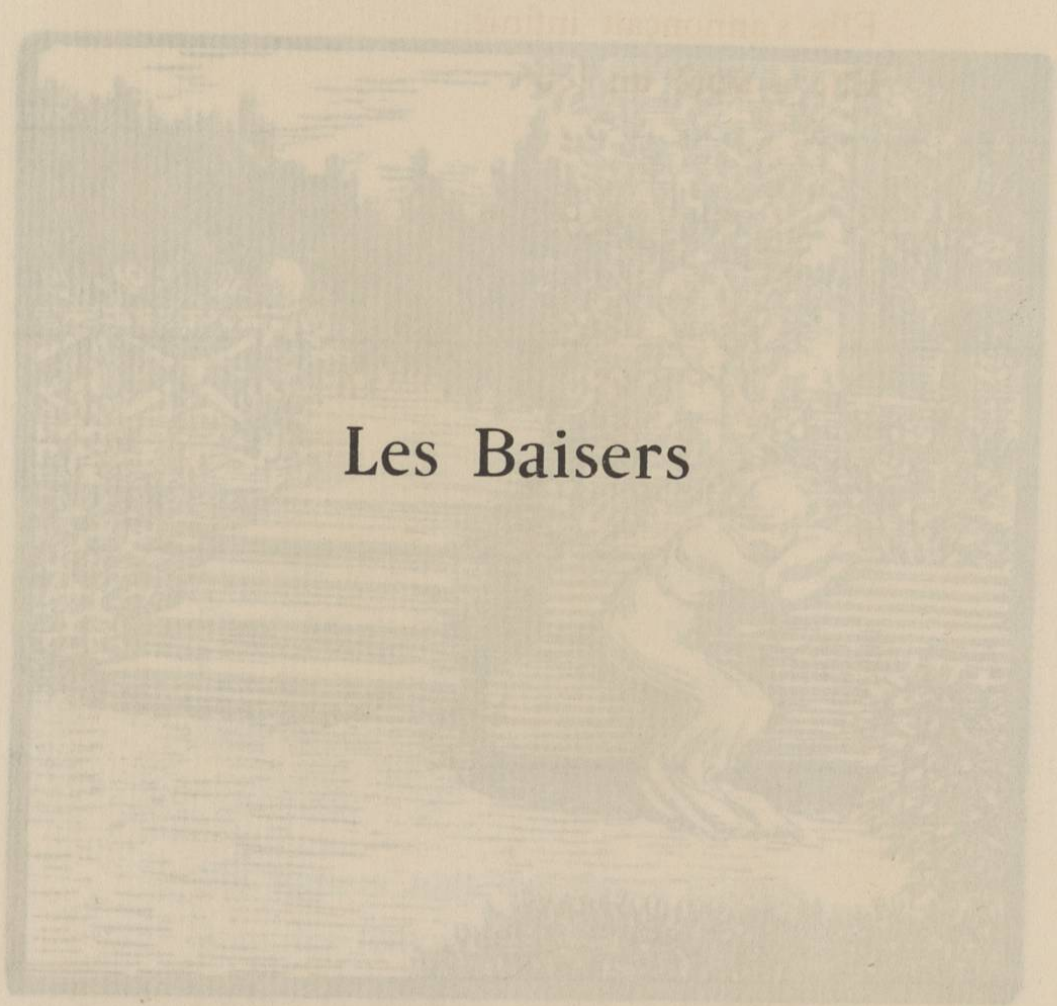
Je n'aurai dit...

JE N'AURAI DIT...

Je n'aurai dit qu'une parole
Dont je doive me souvenir,
Mais j'ai mis tout mon cœur en elle
Et, depuis, n'ai plus rien à dire.

Je n'ai donné qu'un seul baiser,
Mais je m'y suis donnée entière ;
Et depuis lors — serais-je vieille ? —
J'ai perdu le désir d'aimer.

Une parole, un seul amour !
Serait-ce là toute une vie ?
Elle s'annonçait infinie...
Elle a duré un jour.

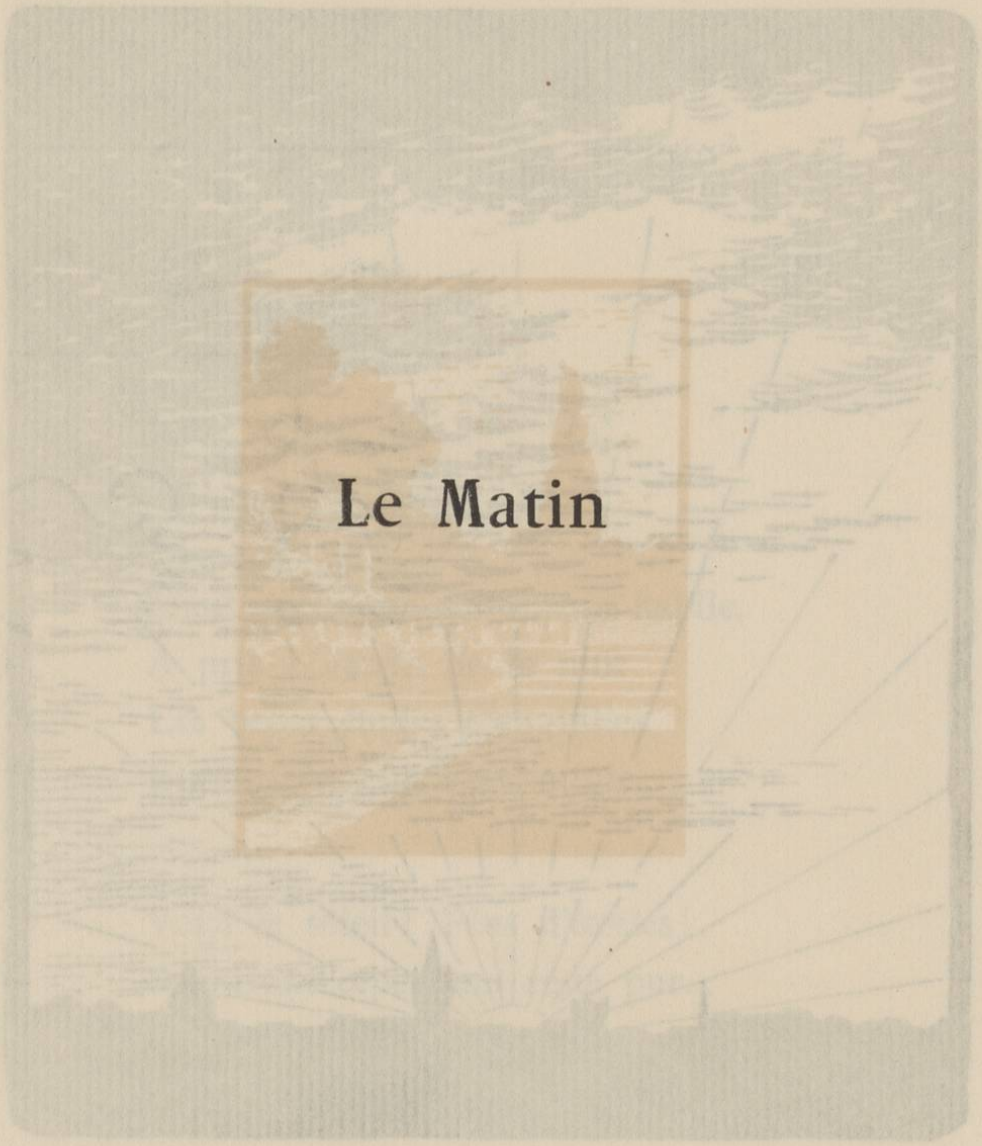


Les Baisers

LES BAISERS

Comme des lèvres entr'ouvertes
Pour un baiser divin,
Les roses entr'ouvrent leurs lèvres
Aux baisers des soleils de Juin.

Les baisers sont des fleurs écloses
Sous les feux divins de l'amour ;
Fleurs et baisers, lèvres et roses,
Que serez-vous après ce jour ?



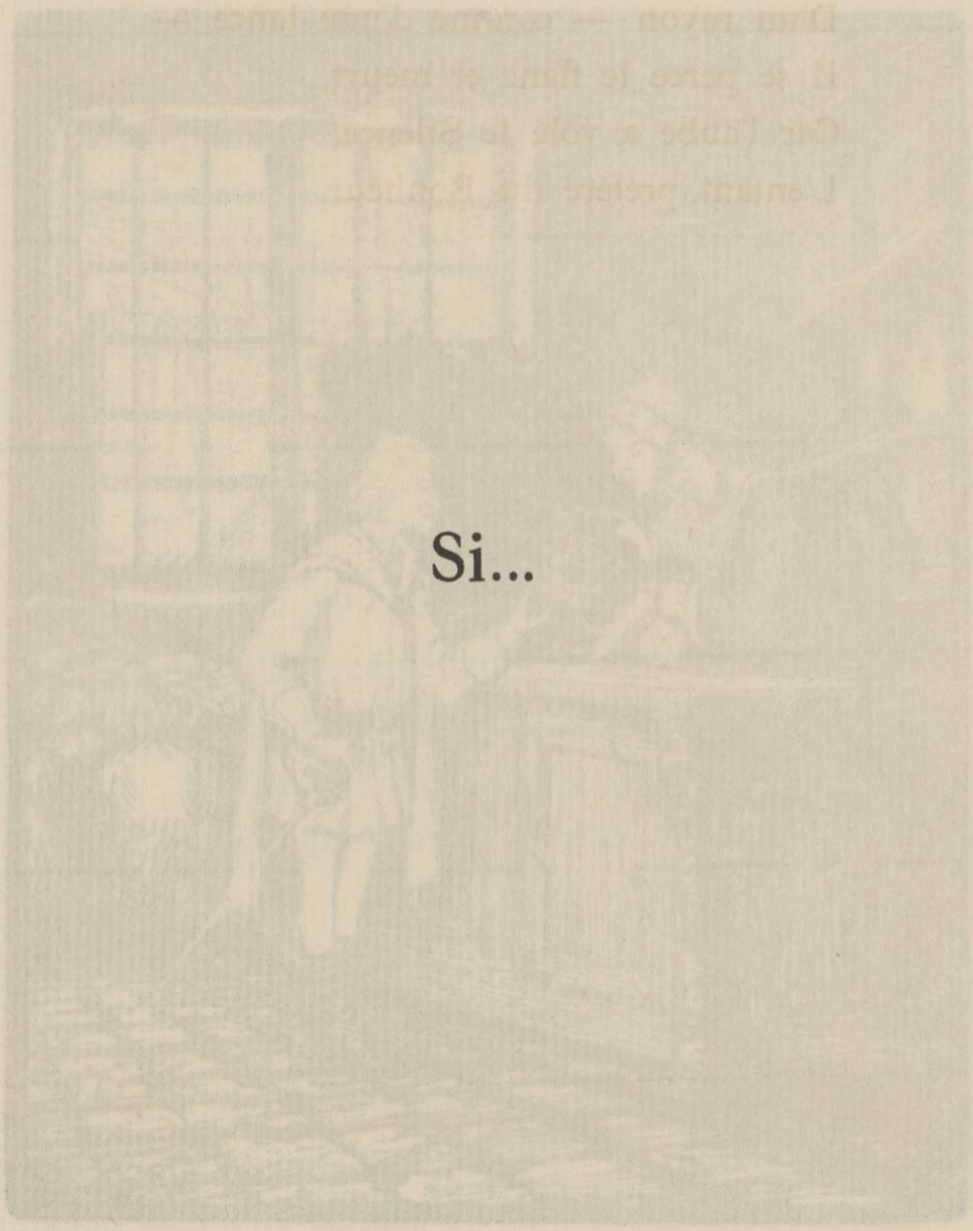
Le Matin

LE MATIN

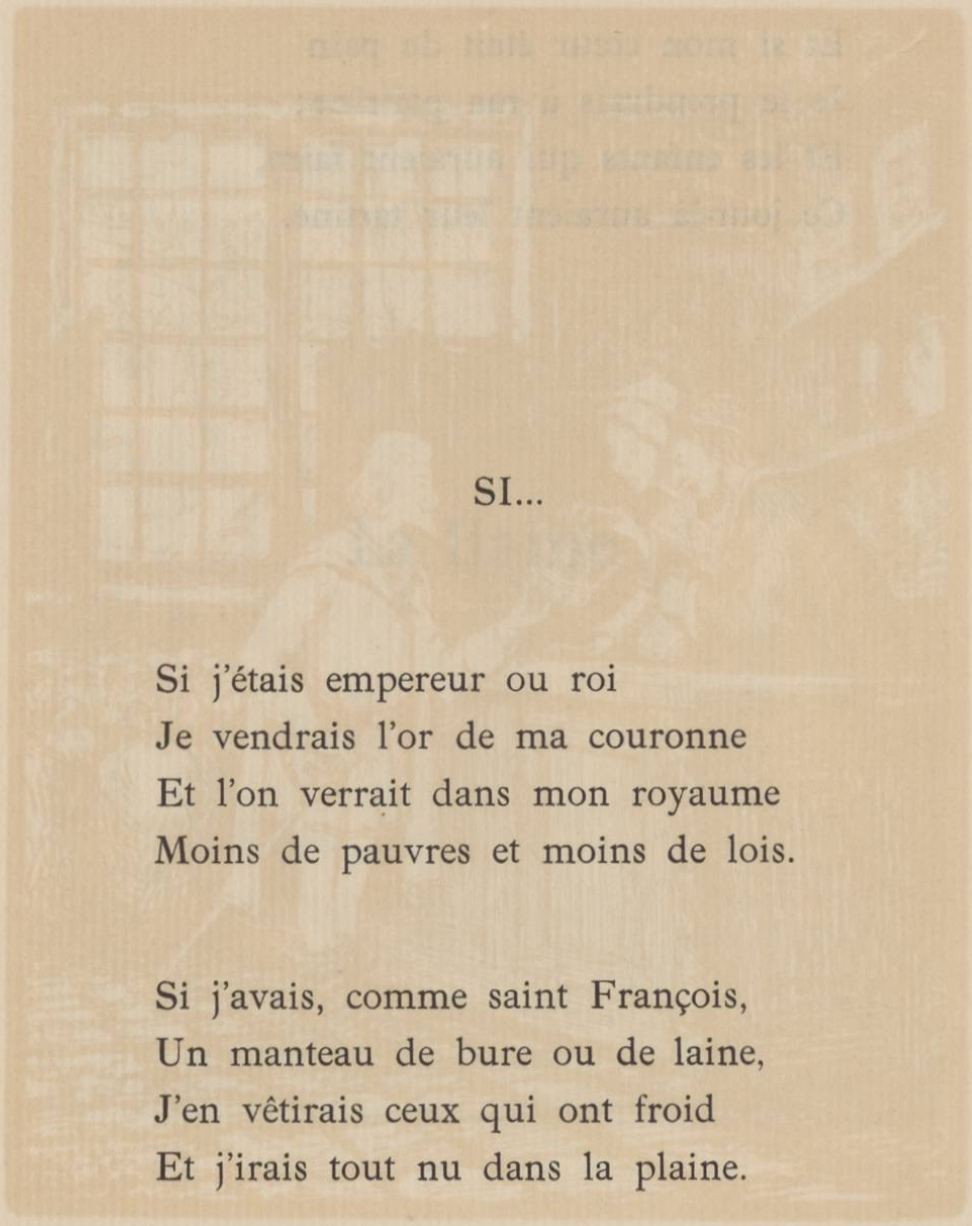
L'aube, comme un voleur habile,
A pris à l'écrin de la nuit
Les belles étoiles tranquilles
Et, furtivement, s'est enfuie...

Voici le soleil ! Plus d'étoiles !
Son front cependant reste pur...
Quand soudain ses grands yeux d'azur
Se mouillent de pleurs et se voilent.

D'un rayon — comme d'une lance —
Il se perce le flanc et meurt,
Car l'aube a volé le Silence,
L'enfant préféré du Bonheur.



Si...

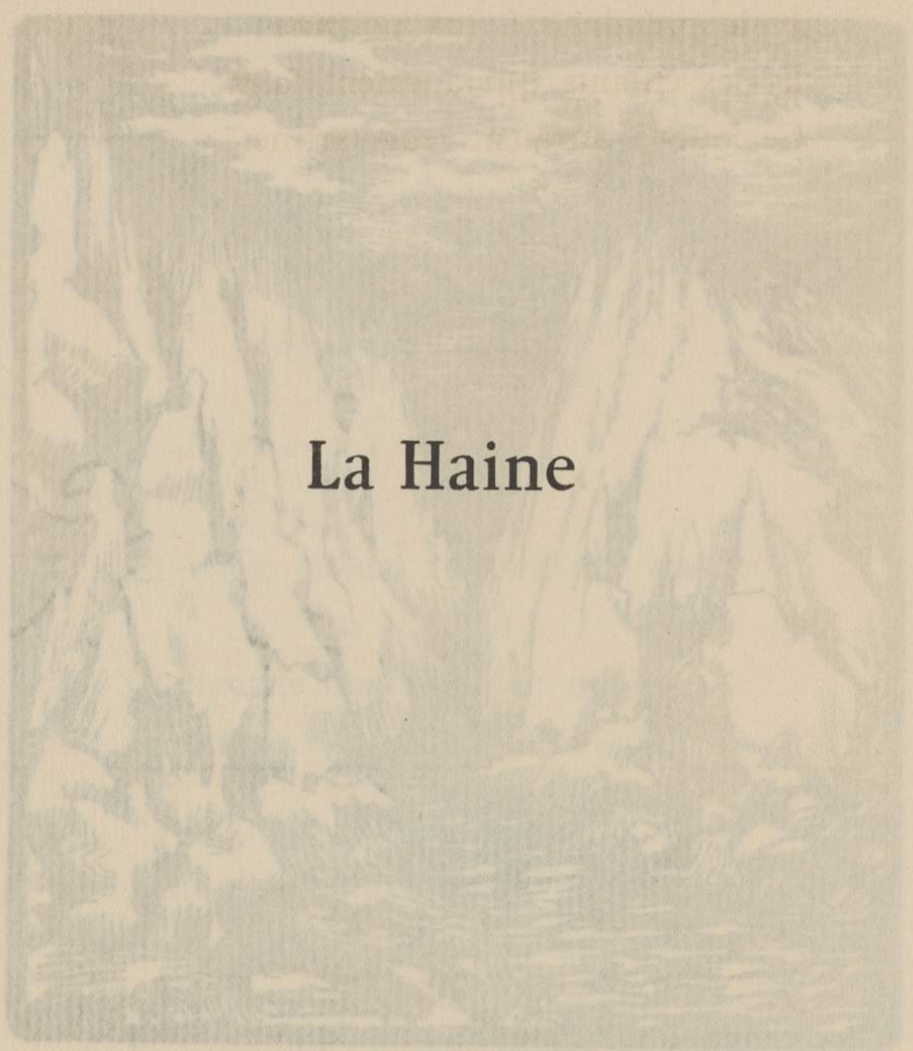


SI...

Si j'étais empereur ou roi
Je vendrais l'or de ma couronne
Et l'on verrait dans mon royaume
Moins de pauvres et moins de lois.

Si j'avais, comme saint François,
Un manteau de bure ou de laine,
J'en vêtirais ceux qui ont froid
Et j'irais tout nu dans la plaine.

Et si mon cœur était de pain
Je le prendrais à ma poitrine ;
Et les enfants qui auraient faim,
Ce jour-là auraient leur tartine.



La Haine

LA HAINE

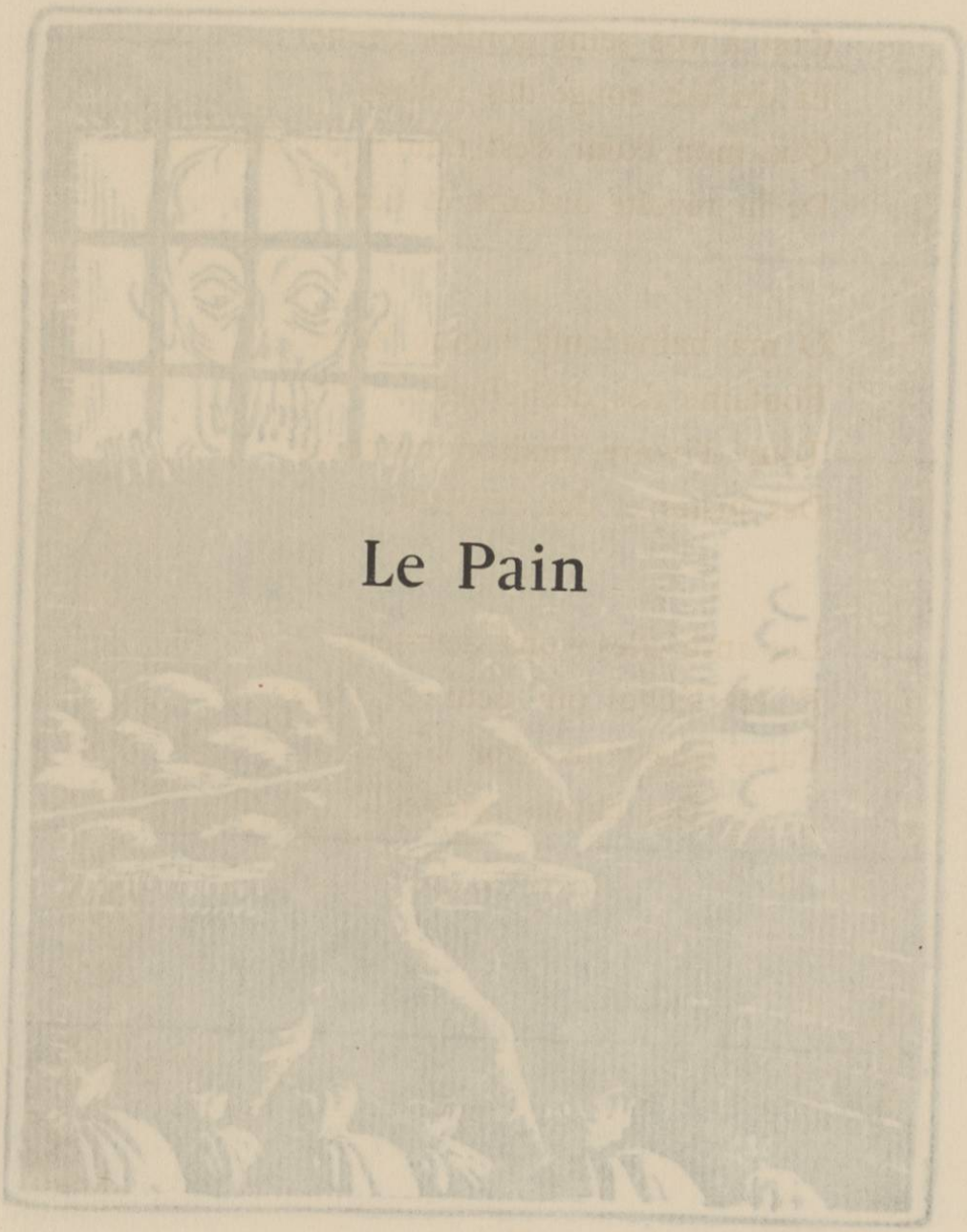
Et vous, là-bas, au fond du cœur,
La haine !
Compagne des jours de malheur,
La haine, la bonne haine !

Fille des beaux espoirs tombés
Dans le dépit et les défaites,
C'est vous qui fûtes, vous qui êtes
La nourrice de nos fiertés.

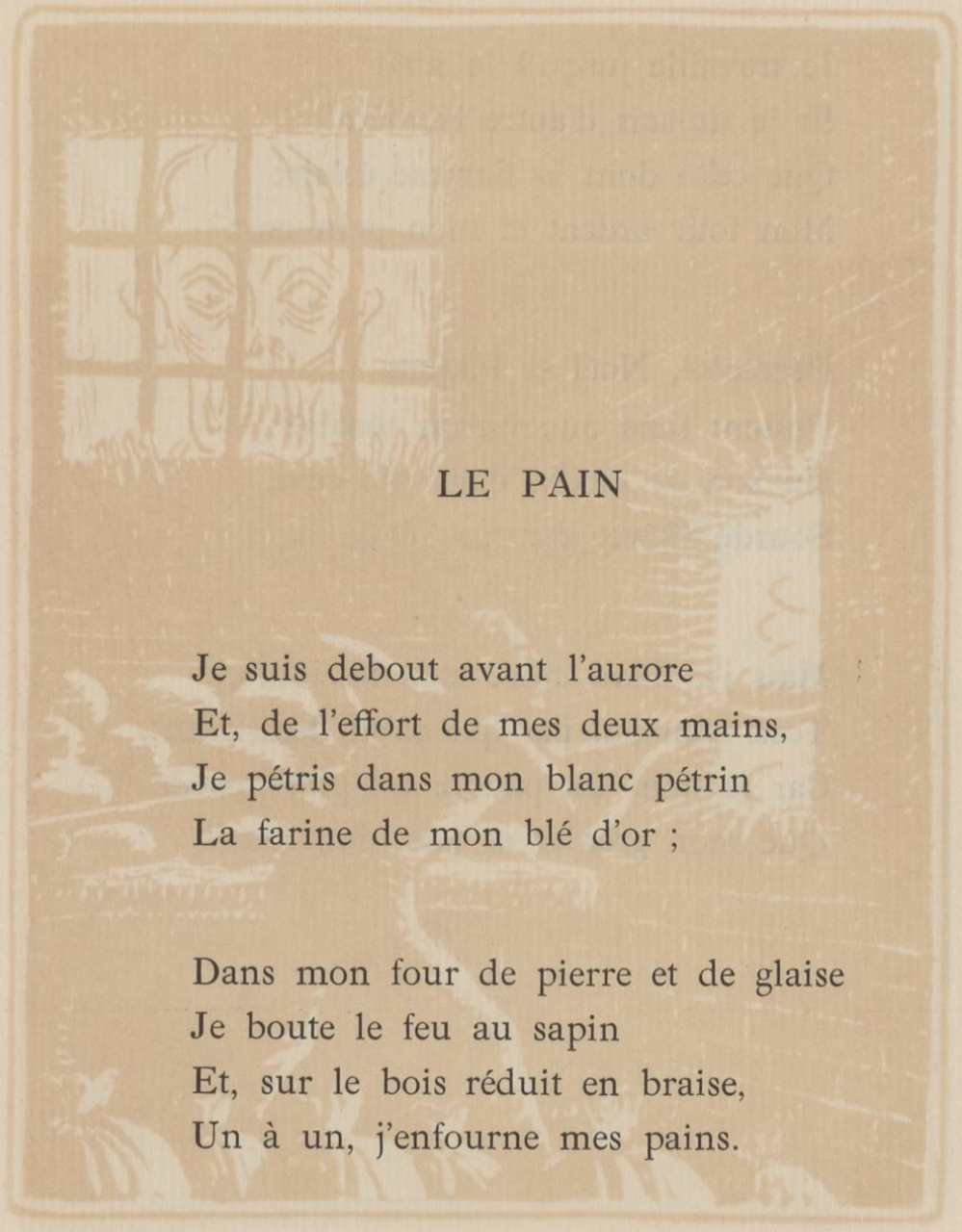
C'est à vos seins gonflés de fiel
Et du lait rouge des colères,
Que mon cœur s'est nourri du sel
De la révolte ardente et fière.

O ma haine ! ma bonne haine !
Fontaine des déshérités !
Tour d'ivoire, maison hautaine
Des justes et des révoltés !

Les imbéciles vous détestent
Et les lâches ont peur de vous
Parce que vous avez le goût
Des choses célestes !



Le Pain



LE PAIN

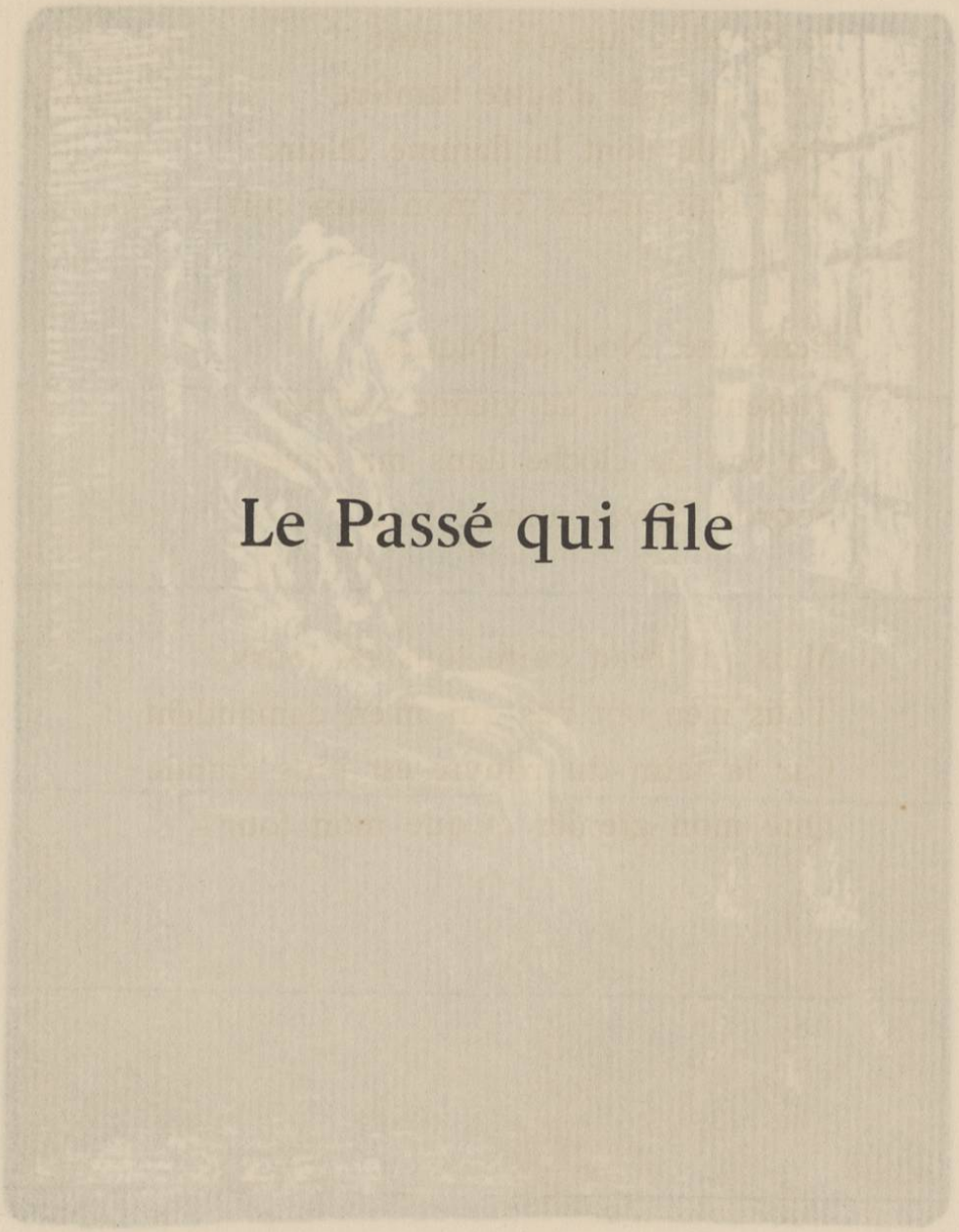
Je suis debout avant l'aurore
Et, de l'effort de mes deux mains,
Je pétris dans mon blanc pétrin
La farine de mon blé d'or ;

Dans mon four de pierre et de glaise
Je boute le feu au sapin
Et, sur le bois réduit en braise,
Un à un, j'enfourne mes pains.

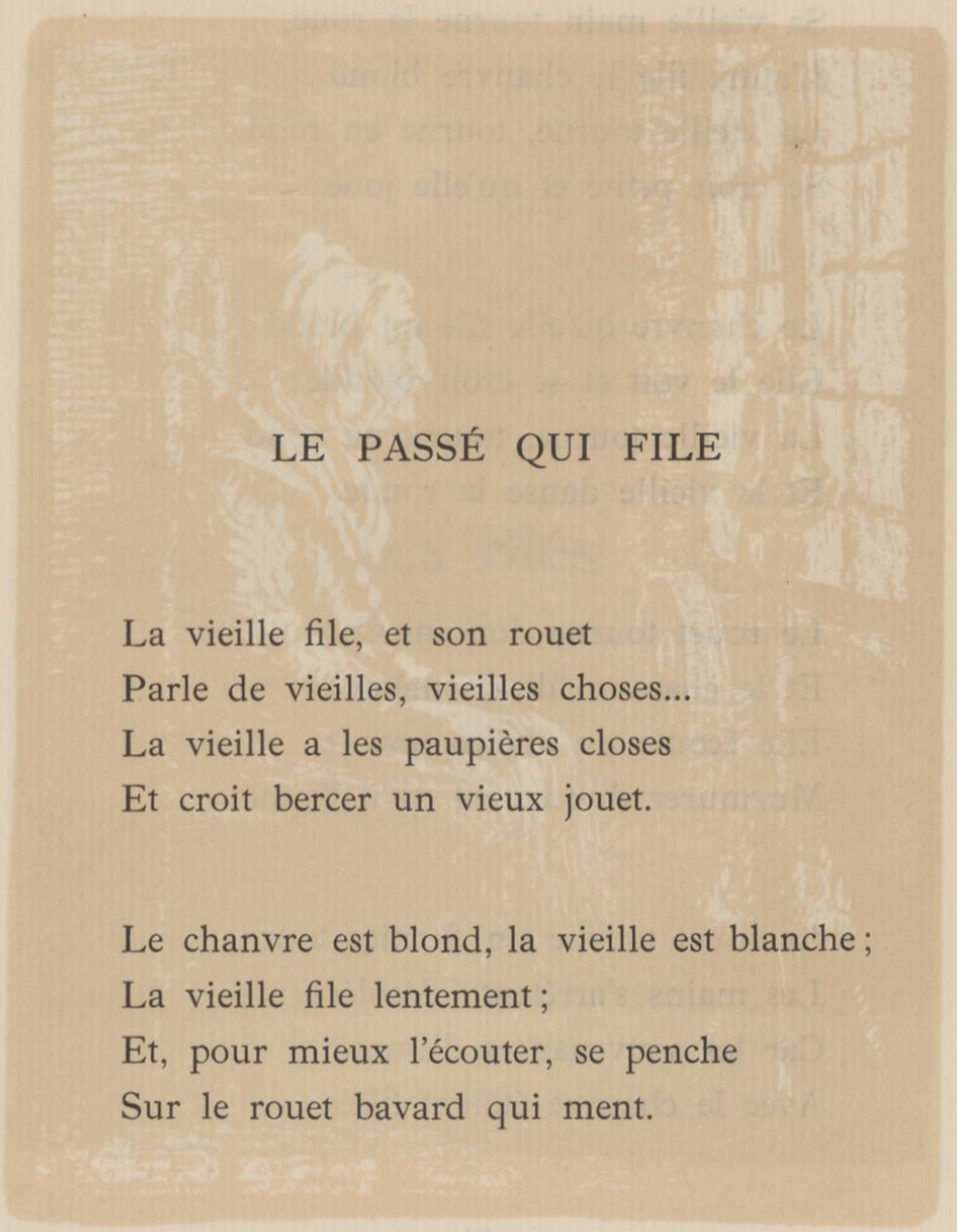
Je travaille jusqu'à la nuit
Et je ne sais d'autre lumière
Que celle dont la flamme éclaire
Mon four ardent et mon pain cuit.

Pentecôte, Noël et Pâques
Passent sans que vienne tomber
Un son de cloche dans ma cave,
Sourde l'hiver comme l'été.

Mais j'ai beau cuire tous les jours,
Tous n'en ont pas qui m'en demandent,
Car la faim du pauvre est plus grande
Que mon grenier et que mon four !



Le Passé qui file



LE PASSÉ QUI FILE

La vieille file, et son rouet
Parle de vieilles, vieilles choses...
La vieille a les paupières closes
Et croit bercer un vieux jouet.

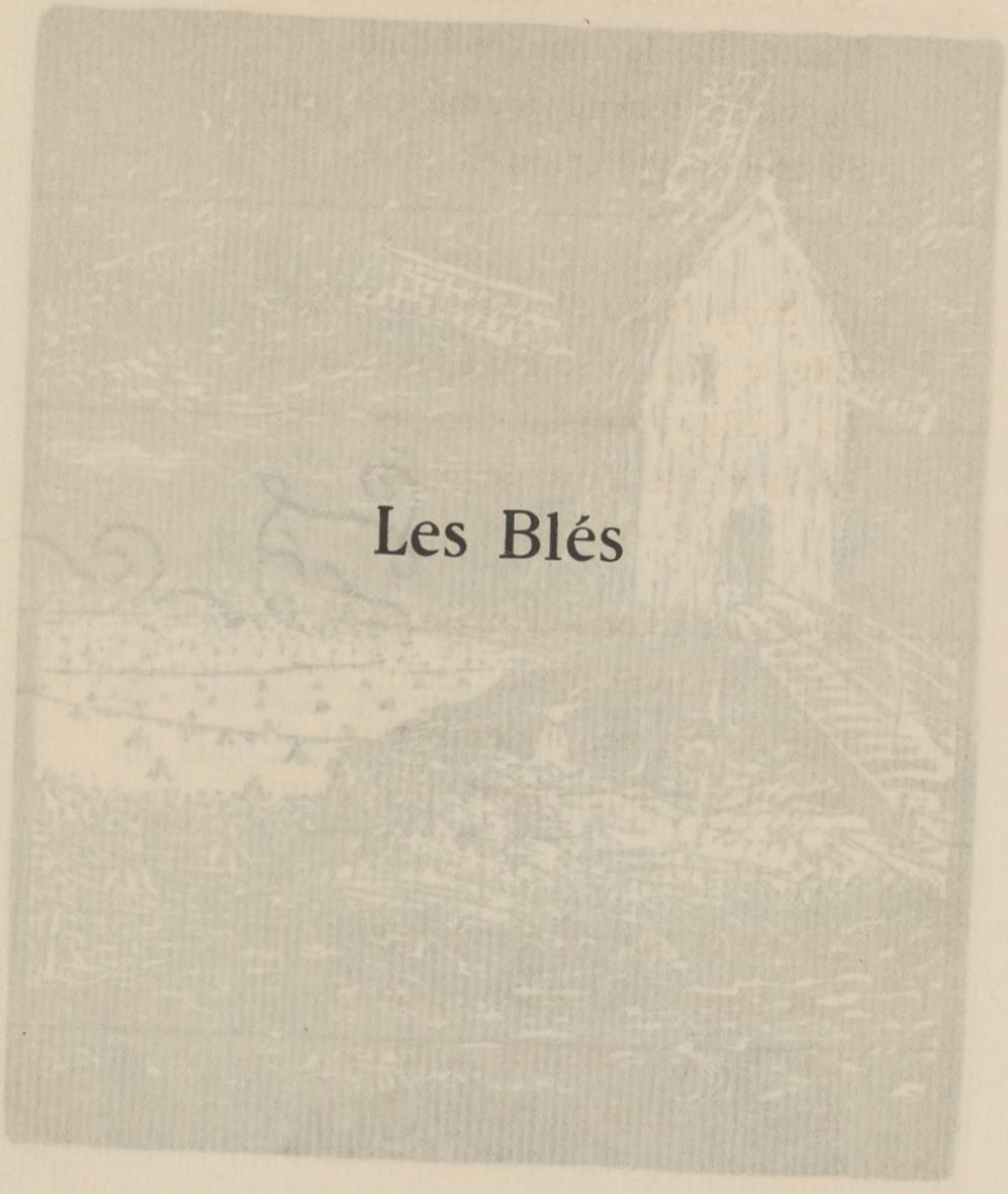
Le chanvre est blond, la vieille est blanche ;
La vieille file lentement ;
Et, pour mieux l'écouter, se penche
Sur le rouet bavard qui ment.

Sa vieille main tourne la roue,
L'autre file le chanvre blond...
La vieille tourne, tourne en rond,
Se croit petite et qu'elle joue...

Le chanvre qu'elle file est blond ;
Elle le voit et se croit blonde ;
La vieille tourne, tourne en rond
Et la vieille danse la ronde.

Le rouet tourne doucement
Et le chanvre file de même ;
Elle écoute un ancien amant
Murmurer doucement qu'il l'aime...

Le rouet tourne un dernier tour ;
Les mains s'arrêtent... désolées ;
Car les souvenances d'amour
Avec le chanvre étaient filées.



Les Blés

LES BLÉS

C'est le moulin
Qui moud le grain,
Le grain qui pousse au long des routes !
C'est le moulin
Qui fait le pain,
Le pain de ceux qui n'ont pas faim
Et celui des pauvres qui doutent
Si Dieu leur donnera le pain
Pour lequel ils prieront demain !

L'été, quand il tourne au soleil
Et que, de ses géantes ailes,
Il appelle
Les blés couchés aux champs vermeils,

Il est la tour de l'opulence,
La tour du temple d'abondance ;
Et l'hiver, quand il geint dans le soir,
Qu'il tourne encore au clair de lune,
Il est, pour plus d'un et plus d'une,
La Vigie et le Phare et la Croix de l'espoir!

C'est le moulin
Qui moud le grain,
Le beau blé d'or du bord des routes.
C'est le moulin
Qui fait le pain !
Du pain pour les pauvres qui doutent
Si Dieu leur donnera, demain,
Le pain dont ils ont faim !

Quand le meunier, par sa lucarne,
Voit des blés jusqu'à l'horizon,
Il songe au bon pain qu'ils incarnent,
Il songe à la bonne moisson,

Il sait que la brise caresse
Les blés onctueux et lourds
Qui se couchent avec paresse
Et s'enlacent avec amour ;

Dans leur rythme de vagues blondes,
Ils viennent pour nourrir le monde
Et semblent ramper au moulin !
Il voit déjà, par les ornières,
Les bœufs, traînant avec effort,
Sous des averses de lumière,
Les chariots d'or !

C'est du blé pour moudre au moulin !
Le beau blé d'or du bord des routes !
C'est du blé pour faire le pain,
Du pain pour les pauvres qui doutent
Si Dieu leur donnera demain
Le pain dont ils ont faim !

TABLE

Le Rouet dit... 7
Viendra-t-il ? 13
Le Moulin 17
Le Chemin des larmes. 21
Les Bateaux. 25
Le Souvenir. 29
Les Miroirs 33
Un qui s'en vient, un qui s'en va... . . 37
J'ai vu passer... 41
Les Adieux 45
Il est des âmes... 49

A quoi te sert... 53
Ils sont partis... 57
Un Vieillard 61
La Maison 65
Je n'aurai dit... 69
Les Baisers 73
Le Matin 77
Si... 81
La Haine 85
Le Pain 89
Le Passé qui file. 93
Les Blés 97

ACHEVÉ D'IMPRIMER SUR LES PRESSES
DE F. VAN BUGGENHOUDT, 5 & 7, RUE
DU MARTEAU, A BRUXELLES, POUR
LES « ÉDITIONS DU MASQUE », LE
QUINZE MAI MIL NEUF CENT DOUZE.

ÉDITIONS DU MASQUE

BRUXELLES
1912